

Universités populaires  
une autre façon d'apprendre

# L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXV, n° 09  
Montréal, 1<sup>er</sup> mai 2018  
ABONNEMENTS AU  
[itinaire.ca](http://itinaire.ca)

Retour aux études après 40 ans

## Mostapha Lotfi

Camelot et étudiant à la FEP de l'UdeM

  
On n'a  
jamais  
**FINI**  
d'apprendre

Marie-Christine Blais  
du journalisme à la mécanique

L'édition  
**100%**  
**CAMELOTS**  
2018

L'ITINÉRAIRE



**15 mai**

Nos camelots  
**prennent le contrôle**  
du magazine !



**#j'aime  
mon  
camelot**

# ZOOM SUR Franck

Nom Franck Lambert | Camelot n° 764 | Âge 49 ans  
Points de vente Mont-Royal / Saint-Laurent et métro Frontenac

**F**ranck Lambert entend parler de L'itinéraire en 1998, alors qu'il fréquente le Comité social Centre-Sud. Lors de la crise du verglas, il y fait la rencontre du camelot Alain Coulombe, qui sera son premier contact avec le journal de rue. Malheureusement, Alain est aujourd'hui décédé.

Si désormais, Franck a trouvé une certaine stabilité et un peu d'équilibre, la vie n'a cependant pas toujours été un long fleuve tranquille pour cet homme au regard vert de 49 ans, natif du quartier Saint-Michel.

Ses parents, d'origine normande, ont immigré à Montréal en 1965. Six enfants sont nés de cette union, soit cinq garçons et une fille. Chez les Lambert, la vie familiale n'était pas toujours facile ; « *non seulement on vivait pauvrement, mais il y avait des disputes et même de la violence* ».

Ce qui n'a pas empêché Franck de faire des études collégiales. Il a obtenu, à force de bûcher, un diplôme en techniques administratives au Collège de Rosemont.

Il n'arrivera cependant pas à décrocher un emploi dans ce domaine car il a de la difficulté à se mettre en valeur lors des entrevues auxquelles il est convié.

Aujourd'hui, il travaille quelques heures par semaine pour une firme de sondage, mais les relations avec ses collègues sont difficiles pour ce solitaire, cet électron libre qui vit seul dans un modeste logis où il doit partager la salle de bain avec les autres locataires.

Il a dû déménager de son logement précédent, insalubre, en plus d'être infesté de coquerelles et de punaises.

Actuellement, Franck est camelot à la station de métro Frontenac ainsi qu'à l'angle des rues Mont-Royal et Saint-Laurent.

Pendant ses études collégiales, Franck a développé un intérêt pour la photographie, art qu'il pratique encore à l'occasion. Sa page Facebook en témoigne.

Par Madeleine LaRoche  
Bénévole à la rédaction  
Photo : Milton Fernandes

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît  
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.



## NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca  
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada  
Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec  
ISSN - 1481-3572  
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
2103, Sainte-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE  
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST  
Téléphone : 514 597-0238  
Télécopieur : 514 597-1544  
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :  
LUC DESJARDINS

### RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND  
Journaliste, responsable société : CAMILLE TESTE  
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS  
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET  
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES  
Gestionnaire de communauté : ALEXANDRE DUGUAY  
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA  
Journaliste-participante : GENEVIÈVE BERTRAND  
Collaborateur : IANIK MARCIL  
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ  
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, HÉLÈNE MAI, ARIANE CHASLE, MADELEINE LAROCHE, ANTOINE QUINTY-FALARDEAU, VALÉRIE SAVARD, LAÉTITIA THÉLÈME  
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, SHANNON PÉCOURT  
Photo de la une : MILTON FERNANDES

### ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : MARCELA CHAVEZ  
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

### DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY  
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, GABRIELLE GODIN  
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS  
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : ÉRIC WILLIAMS - Novatech Médical  
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.  
Vice-président : JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire  
Secrétaire : KATHERINE NAUD - CIUSSS Centre-Sud de Montréal  
Administrateurs : YVES LEVASSEUR - Virage Coaching  
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg, sncrl  
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire  
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire  
YVON MASSICOTTE - Représentant des camelots

### VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234  
publicite@itineraire.ca

### GESTION DE L'IMPRESSIION

TVA PUBLICATIONS INC.  
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000  
Directeur général : ROBERT RENAUD  
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC  
Chargée de projets : GISELE BÉLANGER  
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL  
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.  
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,  
au Groupe communautaire L'itinéraire :  
2103, Sainte-Catherine Est,  
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québec est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

## PARTENAIRES MAJEURS



## PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

## L'itinéraire EST MEMBRE DE





## MOTS DE CAMELOTS

Saïd Farkouh .....	9
Bill Economou .....	9
Maxime Valcourt .....	9
Antoine Desrochers .....	26
Lucette Bélanger .....	26
Gilles Bélanger .....	26
Cindy Rose .....	43



## DOSSIER

### On n'a jamais FINI d'apprendre

- Retour aux études après 40 ans, opportunité ou défi?  
*Par Shannon Pécourt*
- Marie-Christine Blais, du journalisme à la mécanique
- Travail : à quoi aspirent les jeunes professionnels?  
*Par Camille Teste*
- Universités populaires : apprendre dans les bars, les théâtres et les librairies  
*Par Geneviève Bertrand*



## PORTRAIT

### Myriam Adam

Médaillée d'or en paracyclisme aux Jeux panaméricains de Guadalajara en 2011, Myriam Adam s'entraîne depuis l'âge de 16 ans. Elle a remporté deux médailles d'argent aux Championnats du monde de paracyclisme sur route à Baie-Comeau en 2010 et une médaille d'or aux Championnats canadiens en 2011. Elle s'entraîne maintenant au sein de l'équipe canadienne de hockey sur luge. *L'itinéraire* a rencontré une passionnée du sport qui ne recule devant aucun défi.  
*Par Luc Deschênes*

# SOMMAIRE

1<sup>er</sup> mai 2018  
Volume XXV, n° 09

<b>ÉDITORIAL</b> .....	7
Qui dit vrai ? Par Josée Panet-Raymond	
<b>ROND-POINT INTERNATIONAL</b> .....	8
<b>QUESTIONS D'ACTUALITÉ</b> .....	10
Dorothee Boccanfuso 4 questions sur le revenu minimum garanti Par Laurent Soumis	
<b>MOT DU RAPSIM</b> .....	19
Le point sur la lutte à l'itinérance par Pierre Gaudreau, <i>directeur du RAPSIM</i>	
<b>RÉGIONS</b> .....	20
François et Bertrand, une relation unique Par Nicolas Luppens	
<b>INFO CAMELOTS</b> .....	22
Par Yvon Massicotte	
<b>CARREFOUR</b> .....	22
<b>EN TOUTE LIBERTÉ</b> .....	23
Adieu ma petite grand-mère Par Mathieu Thériault	
<b>COMPTES À RENDRE</b> .....	27
L'union ne fait pas nécessairement la force Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
<b>RÉCIT</b> .....	28
Noircisse Par Linda Pelletier	
<b>DANS LA TÊTE DES CAMELOTS</b> .....	34
Seriez-vous prêts à reprendre vos études ?	
<b>CRÉATION LITTÉRAIRE</b> .....	37
De mère en fille Par Josée Cardinal	
<b>CRÉATION LITTÉRAIRE</b> .....	38
La Johannaïse ou l'ode à l'amour dernier ! Par Mostapha Lotfi	
<b>GÉNÉALOGIE</b> .....	42
Les Tremblay se racontent Par Isabelle Raymond	
<b>DÉTENTE</b> .....	44
<b>À PROPOS...</b> .....	46
de l'école Par Isabelle Beaupré	

## MOTS DE LECTEURS

Je lis religieusement votre journal de la première à la dernière page, et ce, à chaque parution. Je suis touchée par les témoignages et les réflexions des camelots et de tous les participants. Je mentionne, par exemple, mais j'en aurais cinq à mentionner, l'article de Sylvain sur l'accueil des autres, des étrangers. Les dossiers qui traitent les questions économiques, politiques et sociales sont riches en information pertinente et éclairants. Et l'œuvre de *L'itinéraire* en général est porteuse d'espoir pour toute la société.

Merci encore.

Micheline Dionne

### On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

[COURRIER@ITINERAIRE.CA](mailto:COURRIER@ITINERAIRE.CA)

Des lettres courtes et signées, svp !

# L'appétit vient en donnant.



[itinaire.ca/faire-un-don](http://itinaire.ca/faire-un-don)

L'ITINÉRAIRE  
C'EST BIEN  
PLUS  
OU UN  
MAGAZINE

Oui, j'appuie L'Itinéraire :



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT



Pour rejoindre notre  
service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228  
[luc.desjardins@itinaire.ca](mailto:luc.desjardins@itinaire.ca)

JE FAIS UN DON DE :  40 \$  50 \$  75 \$  100 \$ ou \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre \_\_\_\_\_ cartes-repas à 6 \$ chacune = \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>  
Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>  
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : \_\_\_\_\_

IDENTIFICATION  Mme  M.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_ - \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

Téléphone : ( \_\_\_\_\_ ) \_\_\_\_\_

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'Itinéraire

Visa  MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_  
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'Itinéraire  
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



## Qui dit vrai ?

Dans la foulée du scandale Facebook durant lequel les données de plus de 87 millions d'utilisateurs ont été usurpées et utilisées pour alimenter la campagne électorale américaine, tout le monde s'est indigné. Mais faut-il s'en étonner ? Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il n'y ait un dérapage du genre.

Pour accaparer ces données, la firme Cambridge Analytica utilisait une application de tests de personnalités que les gens téléchargeaient pour jouer le jeu des questions-réponses, fournissant ainsi une foule d'informations personnelles tout à fait volontairement. Ce faisant, l'entreprise avait également accès à tous leurs amis. Par la suite le fondateur de Facebook, Mark Zuckerberg a fait son mea culpa. Mais le mal était déjà fait.

On partage énormément d'informations sans se douter de qui pourrait les utiliser. Ce scandale en a fait réfléchir plus d'un sur la façon dont on se sert des médias sociaux. Je souligne que « on » inclut la personne qui écrit ces lignes.

Je me suis toujours méfiée de ces tests bidons en ligne, bien qu'ils puissent être rigolos, on ne sait pas qui se cache derrière. Je confesse que je suis déjà tombée dans le panneau. Puis j'ai suivi les conseils des experts en bloquant l'accès à mes listes d'amis à n'importe qui, je fais attention de ne pas « aimer » des gens ou des entreprises que je ne connais pas et je ne télécharge aucune application à partir de Facebook.

Facebook, pour moi et pour L'itinéraire, est un outil formidable de partage. Mais il faut faire preuve de jugeote, tout comme on le ferait face à des étrangers qui vous poseraient des questions personnelles. Donneriez-vous au premier venu votre date de naissance ?

### À propos de notre page couverture

**Mostapha Lotfi**, camelot de L'itinéraire depuis plus de deux ans, illustre bien l'un des articles de notre dossier sur les changements de vie grâce au retour aux études après 40 ans et aux réorientations de carrière. Mostapha, qui est parmi l'un de nos plus talentueux rédacteurs a un esprit vif, une saine curiosité et une insatiable soif d'apprendre. C'est pourquoi il a repris le chemin des classes en s'inscrivant à la Faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal au certificat en coopération internationale. Il étudie donc des grands enjeux de société qui lui sont chers, soit la lutte à la pauvreté, l'éducation, la santé de même que le respect et la défense des droits humains. Mostapha, qui pose des gestes positifs pour améliorer son sort, se nourrit des connaissances qu'il acquiert dans ses études. Et il en retire une grande fierté. La photo de la une nous en convainc.

L'informeriez-vous quand vous vous absentez de la maison pour des vacances ou lui fourniriez-vous des photos de vos enfants sans leur consentement ? Et pourtant, beaucoup le font sur Facebook...

### Infos ou infaux ?

Si on partage beaucoup via les réseaux sociaux, on s'y informe également. Et là encore, il faut choisir ses sources de nouvelles et vérifier sans cesse l'authenticité de ce qu'on lit. Je vous en donne un exemple : Einstein a le dos large. On lui fait dire bien des choses qu'il n'a jamais dites. Ou encore, ses paroles sont détournées pour servir on ne sait trop quel dessein.

La plus populaire et la plus récurrente des fausses citations du père de la relativité est sans doute : « *Le jour où la technologie surpassera les interactions humaines, le monde connaîtra alors une génération d'idiots* ». Ces paroles sont habituellement accompagnées d'images de groupes de jeunes, mais chacun dans son petit monde, obnubilé par son téléphone intelligent.

Ce *post* généralisateur qui réduit une génération entière à une bande d'abrutis pourrait aussi bien dire : « *Dans mon temps, on était pas mal plus intelligents* ». Les auteurs et les propagateurs de ce message retirent sans doute un sentiment de (fausse) supériorité à donner des leçons de savoir-vivre aux autres. Et puis, quand on brandit du Einstein, ça donne un certain vernis...

### Vérifiez !

Reste que c'est un faux et que c'est trompeur. Ce n'est pourtant pas long de vérifier si une citation est vraie ou fausse. Internet regorge de sites qui débusquent les *fake news* et autres canulars. Parmi ceux-là, le plus crédible est **Hoaxbusters.com**, qui a pour mission de rétablir les faits en citant les sources réelles, de replacer les nouvelles dans leur contexte ou d'en réfuter d'autres.

Mais ces sites ne sont pas assez nombreux pour recenser le torrent de faussetés qui déferle sur le web et dans les médias sociaux. C'est à ce moment qu'il faut recourir au bon vieux sens critique. Vous avez un doute ? Il s'agit d'abord de vérifier la source, le sérieux de l'auteur et du site, entre autres mesures de précautions. Aussi, si l'information que vous cherchez ne se trouve pas sur ces sites, vous pouvez vérifier autrement. Une petite suggestion : pour repérer les fausses nouvelles, le site de **BANQ.qc.ca** offre d'excellentes infos à ce sujet.

Au fait, la citation d'Einstein contient quand même une parcelle de vérité, car lorsqu'on l'a interrogé au sujet de la bombe atomique, il a dit : « *Il est manifestement évident que notre technologie a surpassé notre humanité.* » (CALAPRICE, Alice. *The Ultimate Quotable Einstein*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 2010.)

Mais Albert n'a jamais parlé d'une génération d'idiots. ■

**PAKISTAN** | La fièvre des Vespas

Au Pakistan, une grande partie de la population roule en motocyclette. Pour la plupart des Pakistanais, il s'agit surtout de motos bon marché fabriquées en Chine ou au Japon. Mais c'est vers les scooters Vespa que se tournent les connaisseurs qui parcourent les rues sur leur légendaire deux-roues italien. Cette fièvre a débuté dans les années 1960-1970. Aujourd'hui, elle est telle qu'il est de plus en plus difficile de trouver une Vespa à acheter. Alors, les propriétaires de ces scooters mythiques ont appris à se procurer les pièces rares qu'il faut pour maintenir leur monture en état. Un travail d'orfèvre, que seuls quelques mécaniciens du pays sont capables de faire. Zubair Ahmad Nagra tient un Vespa club dans la ville de Lahore. Sa propre Vespa, il la tient de son père, qui l'a importée en 1974. Pour lui, ces petits véhicules *vintage* sont le deuxième plus beau cadeau que l'Italie ait donné au monde : « le premier étant la pizza ». (Reuters / INSP.ngo)



Amin, qui peint des pièces de Vespa, lit un journal à l'extérieur de son atelier à Karachi, au Pakistan.

PHOTO : REUTERS/AKHIB SOOMRO

**VIETNAM** | Les Hmong, communauté-tampon entre la Chine et le Vietnam



PHOTO : REUTERS/KHAM

Des chrétiens Hmong assistent à une cérémonie eucharistique à l'église de Lao Chai, près de la ville de Sepa, au nord du Vietnam.

La frontière entre le Vietnam et la Chine est sujette à de nombreuses tensions, les deux pays se disputant, entre autres, une zone maritime en mer de Chine. Loin de ces revendications, qui ont exacerbé le sentiment national de chacun des peuples, la communauté Hmong vit en paix, des deux côtés de la frontière. Ni complètement Chinois, ni totalement Vietnamiens, les Hmong sont un million au Vietnam et deux millions en Chine. Depuis les années 1980, une partie de cette minorité ethnique s'est convertie pour devenir chrétienne. Un geste qui passe mal au Vietnam. Pour les autorités, la chrétienté est la religion des anciens colons français et des envahisseurs américains. Résultat, les Hmong convertis du Vietnam ont souffert de persécutions de la part des autorités, telles que des violences physiques, des arrestations ou même une politique de confiscation des terres.

Récemment, ces persécutions ont muté en une étrange injonction : les Hmong vietnamiens ont été encouragés à prier pour que les territoires du pays ne tombent pas entre les mains des Chinois. (The Conversation / INSP.ngo)

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez [www.street-papers.org](http://www.street-papers.org).



International Network of Street Papers

TRADUCTION : CAMILLE TESTE

## Qui a volé ma hache ?

Je ne trouvais plus ma hache, un outil précieux pour entretenir mon jardin. Mes soupçons se sont portés sur le fils de mon voisin. J'étais persuadé qu'il me l'avait dérobée. J'ai donc commencé à le surveiller lorsqu'il sortait dans sa cour.

J'ai scruté son allure attentivement, une démarche typique de voleur. J'ai entendu ses mots, les mots typiques d'un voleur. J'ai analysé son comportement, le comportement typique d'un voleur.

J'ai passé la nuit furieux et bouleversé, je me demandais ce que je lui avais fait pour qu'il me vole ma hache. À ma grande surprise, en binant la terre du jardin le lendemain, j'ai retrouvé la hache que j'avais perdue.

Lorsque le fils de mon voisin sortit dans sa cour ce jour-là, il avait l'air différent ; rien dans son allure, ni dans ses mots, ni dans son comportement, ne suggérait qu'il fût le voleur de ma hache. Je réalisai en moi-même que c'était moi le vrai voleur !

Puisque j'ai injustement accusé le fils de mon voisin du vol de ma hache, j'ai entaché sa réputation et douté de son innocence en mon for intérieur. J'ai perdu un jour de ma vie, habité par un sentiment de colère et de frustration.

Bien souvent, les préjugés qu'on entretient envers les autres exacerbent les émotions et les pensées négatives qui contrôlent nos sentiments. Le doute nous envahit ainsi que la mauvaise foi.

L'ouverture, la confiance et la bienveillance réconfortent le cœur ainsi que l'esprit. La méfiance tue tout ce qui est beau dans la vie.

SAÏD FARKOUH

CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY



## My Time at the Atwater Market

How time flies! I've just completed 12 years at the Atwater Market. The first year I came here, I got acquainted with the area and the people and made sure I wouldn't return again to my previous job. Afterwards, my income increased as I kept on selling more magazines. At some point though, I was not able to sell a higher amount of magazines in the same week anymore.

My best year at the Atwater Market was 2011. I started making an effort from the winter working 12 consecutive days in February and realized it's tough during that month. In spring, I released my first book called *My Impressions of Greece* and so far it's been the highest selling of all my five books.

My second best year at this job was 2009, when I was working outside most of the time. At some point, I forced myself to work 11 consecutive days during the month of April and it was rewarding. Finally in mid-November, I was given permission to work inside for the first time and it felt better.

People have made comments that I am a hard worker, honest and a nice guy. This past year, 2017, was my third best in which I worked hard from the beginning until the end. Weather is a factor at this job - I faced some difficulties in March because of the cold temperature and in April because it was too rainy. In May it was sunny and mild so people were in a better mood and I started selling more books.

I'm in control of the situation and by now I can predict the outcome 80 % of the time. I will continue to do well as much as I can.

BILL ECONOMOU

VENDOR MARCHÉ ATWATER



## MOTS DE CAMELOTS

### Un nouveau départ

Après avoir fait 56 métiers à travers lesquels je me cherchais, j'ai entendu dire qu'un journal de rue avait fait son apparition à Montréal. À l'époque, *L'itinéraire* était situé à l'angle d'Amherst et d'Ontario Est.

Avec mon ami Pierre, curieux de savoir quel était ce nouveau média qui avait pour objectif de sortir des femmes et des hommes de la rue, nous sommes allés prendre un café au casse-croûte du rez-de-chaussée de l'organisme. Nous avons rencontré un intervenant et j'ai décidé de plonger dans l'aventure.

Âgé alors de 37 ans, j'avais envie et besoin d'avoir un emploi stable. La preuve, je vends *L'itinéraire* depuis 20 ans. J'apprécie maintenant le contact avec le public, moi qui étais auparavant si gêné.

J'ai découvert que j'avais une aptitude pour la vente. J'ai développé une clientèle fidèle, particulièrement aux abords du Théâtre du Nouveau Monde et du Théâtre du Rideau Vert. Ce sont des spectateurs, mais aussi, et surtout, des acteurs qui viennent y jouer quotidiennement pendant un mois. Pauline Marois et Denis Coderre étaient parmi mes meilleurs clients lors de leurs sorties officielles au théâtre.

Maintenant âgé de 57 ans, j'entrevois faire encore un bon bout de chemin en tant que camelot, car c'est un emploi valorisant à travers lequel je me sens reconnu. Un emploi qui me permet de vivre dans la dignité.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE ET THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



# 4 questions à Dorothee Boccanfuso

sur le revenu minimum garanti



PHOTO : COURTOISIE

Le gouvernement Couillard a mis de côté l'idée d'un « revenu minimum garanti » pour tous les Québécois. Le ministre de l'Emploi et de la Solidarité sociale, François Blais, a opté pour un « revenu de base » qui sera versé aux assistés sociaux qui présentent des contraintes sévères à l'emploi. D'ici cinq ans, un assisté social sur dix verra sa prestation atteindre 18 000 \$ par année, soit le seuil de la pauvreté. Experte en analyse de l'impact des politiques économiques sur la pauvreté et les inégalités, Dorothee Boccanfuso a présidé le comité qui a conseillé le gouvernement. Vice-doyenne, elle est aussi directrice des programmes de doctorat en administration à l'Université de Sherbrooke.

## 1 Pour quelles raisons avez-vous écarté l'option d'un revenu minimum garanti ?

Nous avons rejeté « une » forme de revenu minimum garanti qui aurait été universelle et inconditionnelle pour remplacer les programmes sociaux et de soutien au revenu. D'abord pour des raisons d'équité, parce que des personnes qui ne sont pas en situation de pauvreté auraient reçu l'allocation. Pour des raisons d'efficacité aussi, parce que le gouvernement du Québec n'a pas les moyens de financer un

programme qui coûterait 30 milliards \$. Et aussi parce que la disparition de l'incitation à travailler aurait eu aussi des implications sur le marché du travail. Ce n'était pas une voie raisonnable.

## 2 Le « revenu de base » pour les assistés sociaux s'inscrit-il dans le sens de vos recommandations ?

Le projet de loi 173 va directement dans le sens de la recommandation 12 de notre rapport. Il faut cibler d'abord une partie de la population qui est incapable d'intégrer le marché du travail. Les personnes qui présentent des contraintes sévères auront le droit à une forme plus absolue de revenu minimum garanti. Leur situation est connue et reconnue par le gouvernement. Facilitons-leur l'accès aux ressources. Au lieu de le faire d'une façon budgétaire, automatisons le versement pour ces personnes. Ça s'inscrit dans la perspective de l'instauration d'un revenu minimum garanti inspiré d'une forme absolue et complète pour ces personnes.

## 3 Cela va-t-il changer le portrait de la pauvreté au Québec ?

Ça va changer d'abord le bien-être de ces personnes et pas seulement au niveau monétaire. Ça va leur permettre d'avoir accès à des choses auxquelles elles n'avaient pas

accès avant. Elles vont pouvoir se concentrer sur la recherche de petits emplois. Elles n'auront plus à se soucier de toute la gestion administrative du programme de solidarité sociale. Avec la prestation qu'elles vont recevoir et les revenus qu'elles pourront tirer de leur travail, ça va leur permettre de sortir de la pauvreté. Mais pour l'ensemble de la population, on est loin d'une allocation universelle qui sortirait de la pauvreté une grosse partie des gens.

## 4 Quelles autres mesures devraient rapidement être mises en place ?

On a fait un pas dans la bonne direction. On ne peut pas régler tous les problèmes d'un coup, mais l'orientation est positive. Le gouvernement a fait beaucoup pour les familles, mais il a un peu laissé pour compte les personnes seules et les couples sans enfant. Alors qu'est-ce qu'on fait pour améliorer leur sort ? On devrait explorer cette voie rapidement. On devrait s'occuper de ces personnes qui n'ont pas de contraintes sévères à l'emploi. Il faudrait s'assurer qu'elles reçoivent un minimum de 55 % de la Mesure du panier de consommation (seuil de la pauvreté) tout en prenant en compte leur capacité de travailler. Qu'on leur donne un soutien au revenu pour leur permettre de fonctionner dans notre société. ■



## Les wet services s'en viennent

L'Institut universitaire sur les dépendances du CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal a présenté récemment ses recommandations en vue de l'implantation des *wet services* à Montréal.

Rappelons que des services de type *wet* prévoient la permission et la réglementation de la consommation d'alcool dans des refuges où peuvent être admises des personnes ayant consommé de l'alcool.

Ces recommandations font l'objet d'un consensus entre le CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal (CCSMTL), la Ville de Montréal et leurs partenaires communautaires.

À la lumière de la revue de littérature scientifique, une étude de faisabilité sera réalisée par le CCSMTL au cours des prochains mois afin de définir les besoins des personnes en situation d'itinérance et d'identifier les enjeux relatifs à l'implantation de *wet services* à Montréal.

Des groupes de travail seront mis en place au cours de l'été afin de proposer un modèle de services répondant aux besoins spécifiques des personnes en situation d'itinérance de la région montréalaise.

« La mobilisation des partenaires pour la mise en place de tels services permettra de mieux accompagner les personnes en situation d'itinérance aux prises avec une problématique liée à l'alcool trop importante pour fréquenter les ressources existantes », a ajouté Julie Grenier, directrice adjointe au partenariat et soutien à l'offre de services du CIUSSS. ■



PHOTO : AKZ (123RF)

### Longue histoire :

Je roulais sur Saint-Denis juste avant Marie-Anne quand j'ai vu un camelot tenir *L'itinéraire* entre ses mains avec mon énorme visage bien en vue. Je me suis arrêtée en descendant ma fenêtre pour lui prendre une copie. Mais, il était en discussion avec un client/ami alors il ne m'a pas vue. Je suis donc allée jusqu'à lui.

Lui : – C'est Kim T..T...

Moi pointant la revue : – Oui, je la connais.

Lui : – Mais c'est....Kim Th..T...Th...

Moi : – Je vous prends deux copies svp. (Il m'a remis mes copies et offert une poignée de mains. Je suis retournée dans ma voiture. Il est venu à ma fenêtre ouverte.)

Lui : – C'est Kim TOU!!!

Moi : – Oui, exactement : -)

Lui tapant légèrement la voiture : – En tout cas, j'sais que tu as vécu des affaires pas faciles. Mais ça va ben aller. Ça va ben aller.

Moi : – Oui, ça va bien. J'espère que ça ira bien pour vous aussi.

Lui éclatant de rire : – Je ressuscite chaque mois. T'inquiète pas !

Moi : – Prenez bien soin de vous.

Lui avec ses yeux tout bleus et tout tendres : – Oui, oui, mais toi, je te le dis, ça va ben aller. Ne t'en fais pas, ok ?!

Mon cœur a fondu.

Kim Thúy



Le mois dernier, l'auteure québécoise Kim Thúy partageait avec les lecteurs de *L'itinéraire* l'histoire de son fils, Valmond, un adolescent autiste non verbal de 16 ans. L'écrivaine avait aussi accepté de figurer en une du magazine. Depuis, voici ce qu'elle a écrit sur sa page Facebook.

PUBLICITÉ

# SCFP

Syndicat canadien de la fonction publique FTQ

## SE SYNDIQUER C'EST S'AIDER

scfp.qc.ca  
@SCFPQuebec

SCFP-Québec  
SCFP-Québec



# Retour aux études après 40 ans

## opportunité ou défi ?

PAR SHANNON PÉCOURT

Le monde du travail se transforme. Parmi les conséquences qu'implique ce phénomène, le retour aux études figure en bonne place. Bon nombre de Québécois ont repris le chemin des classes, mais pas toujours par choix.

Au Québec, les écoles, universités, centres de formation et cégeps sont de plus en plus nombreux à proposer des programmes pour répondre aux besoins de cette population.

Or, s'il n'y a pas d'âge pour apprendre, les raisons qui poussent les plus de 40 ans à reprendre des études sont presque aussi variées qu'il y a d'étudiants.

### Apprendre tout au long de sa vie

Pour certains, il s'agit avant tout d'acquérir des connaissances pour le plaisir. Lucie Dubé travaille pour l'association Midi-Quarante à Laval, qui accompagne les plus de 40 ans sur le marché du travail. Elle observe que cette envie d'apprendre simplement pour apprendre touche d'abord les aînés. « *Les personnes de plus de 65 ans ont tendance à suivre des cours d'appoint ou à étudier comme auditeurs libres. En général, ils ne cherchent pas à intégrer des programmes entiers et diplômants.* »

Pour faire face à cette demande, les universités McGill et Concordia ont ouvert des programmes non crédités. Au centre *McGill Community for Lifelong Learning*, ceux qui le veulent peuvent suivre des cours très variés, allant des relations internationales à la calligraphie chinoise, en passant par l'histoire du Québec et la vie de Leonard Cohen.

De même, à Concordia, le *Senior Student Non-Credit Program* propose aux étudiants seniors d'assister à certains cours offerts notamment par la Faculté des arts et des sciences, sans passer d'examen. Le tout pour la modique somme de 6 \$ par enseignement.

Plusieurs universités francophones proposent aussi des programmes destinés aux aînés. L'Université de Sherbrooke a créé l'Université du troisième âge (UTA), qui propose diverses activités pédagogiques telles que des cours, conférences ou séminaires. L'Université Laval a fait de même avec son UTAQ. D'une manière générale, toutes les universités permettent également de s'inscrire en tant qu'étudiant libre.

### Rester employable

Ces amoureux du savoir ne sont pas les seuls à envisager un retour aux études. Pour beaucoup, la motivation est ailleurs. « *Depuis 15 ou 20 ans, on observe que les gens reprennent leurs études pour rester employables* », souligne Sid Ahmed Soussi, professeur de sociologie du travail à l'UQAM.

Pour Philippe Mailhot, directeur des services administratifs à l'École d'éducation permanente de McGill, cette démarche peut résulter de

la seule volonté de l'étudiant. Mais ce n'est pas toujours le cas. « *Nos étudiants se forment souvent pour rester performants dans l'entreprise. Il peut arriver que l'employeur accepte de prendre en charge le coût du cursus, qu'il ait suggéré cette formation ou non.* »

### Changements forcés

Dans bien des cas, ce retour aux études est la condition sine qua non pour réintégrer le marché de l'emploi. « *J'ai travaillé en restauration de 13 à 57 ans. Et puis un jour j'ai perdu deux dents, et mon patron m'a fait comprendre que je ne fittais plus avec le poste* », raconte Evelyn Martin.

A 57 ans, celle qui n'avait pas de diplôme s'est inscrite au secondaire et a obtenu, en 2017, un DEP en comptabilité. Pendant deux ans, Mme Martin a étudié à temps plein. « *J'étais vraiment la grand-mère de l'école. Ce qui m'a aidée à tenir, c'est que les élèves m'ont beaucoup répété que j'étais une source d'inspiration. Ma professeure de français a même écrit une nouvelle sur mon histoire.* »

Seydou Nourou Mbodji, 45 ans, a également été contraint de reprendre les études. Originaire du Sénégal, il a immigré au Canada en 2010. Très vite, il se rend compte que l'expérience professionnelle acquise dans son pays d'origine est difficilement reconnue ici. « *Au Sénégal, je travaillais comme fixe [métier qui consiste à aider les journalistes étrangers à faire des reportages sur place, NDLR] pour des chaînes telles que TF1, la RTBF ou Radio-Canada.* »

Problème : il ne possède aucun diplôme de journalisme, et ne peut donc pas rivaliser avec les professionnels des médias du Québec qui, eux, possèdent un bac, voire une maîtrise. « *J'ai été au chômage pendant un an, jusqu'à ce qu'un agent d'Emploi-Québec me fasse comprendre que je n'avais d'autre choix que de reprendre mes études.* »

M. Mbodji opte alors pour un certificat en coopération internationale, qu'il suit le soir, à temps partiel.

Durant ce cursus, il a l'occasion de croiser de nombreux immigrants, confrontés eux aussi à l'obligation de reprendre des études pour espérer travailler au Canada. « *Il y a un gros problème d'équivalence de diplômes au Québec* », explique celui qui a même décidé d'écrire un livre sur les problèmes de l'immigration économique. Pour Sid Ahmed Soussi, ces immigrants ne manquent pas de qualifications, mais ils ne peuvent pas s'en servir. « *J'ai étudié aux côtés d'ingénieurs agronomes ou d'infirmiers. Mais ici leur niveau d'étude n'est pas reconnu, et ils finissent souvent par changer de secteur.* »

### Financer ses études à l'âge adulte

Pour assurer le quotidien durant sa formation, Seydou Nourou Mbodji a continué de travailler comme agent d'accueil au Ministère québécois de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion.

Comme lui, beaucoup d'étudiants matures doivent travailler pour financer leur changement de vie. En 2016-2017, à la Faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal (FEP), 80 étudiants sur 100 travaillaient, dont 51 d'entre eux à temps plein.

De son côté, Evelyn Martin a compté un temps sur les revenus de son mari, mais le gros de ses revenus provenaient d'une aide offerte par Emploi-Québec. Le programme Mesures de formation de la main d'œuvre lui a ainsi permis de recevoir 800 \$ par mois pendant toute sa formation.

Mais tous les étudiants ne peuvent pas en bénéficier. Pour y prétendre, il faut avoir arrêté d'étudier au moins 24 mois avant le début du versement, ne pas être admissible au programme des prêts et bourses du gouvernement et, en général, étudier à temps plein. Cette dernière condition rendant la bourse difficile d'accès pour beaucoup de candidats.

Bien sûr, des programmes de bourses spécifiques tendent à apporter leur aide aux étudiants les plus âgés. Mais ils sont rares et

### D'après vous, comment expliquer cette tendance de retour à la formation ?

Aujourd'hui, l'emploi est à plus de 75% un emploi de services, exigeant des compétences plus polyvalentes. C'est ce qui explique que quelques années après une formation initiale, les travailleurs ressentent souvent le besoin de se former davantage, pour améliorer, disons, leur employabilité : c'est-à-dire pour avoir accès à plus d'options. C'est un phénomène qui touche même les travailleurs les plus qualifiés : les ingénieurs, les journalistes, les développeurs de logiciels, etc. Aujourd'hui, ceux-ci occupent souvent des postes avec des contrats à durée déterminée. Résultat, leurs carrières sont constituées de contrats consécutifs avec divers employeurs. Cette dynamique incite les travailleurs à multiplier les formations pour élargir leur portfolio individuel entre deux contrats.

### Est-ce que la formation tout au long de la vie est bénéfique pour la société ?

Un certain nombre d'indices montre que les pays où l'on se forme tout au long de la vie sont souvent ceux qui ont des taux de chômage assez bas. Mais ça ne veut pas dire que la formation fait baisser le chômage. Derrière ce phénomène se cache une mécanique plus complexe : dans ce type de pays, les emplois à très faible niveau de qualifications sont tous occupés. Conséquence, les travailleurs se forment pour échapper à ce type de postes et aller vers des emplois de meilleure qualité. Mais d'une manière générale, il faut noter que l'économie d'un État dépend largement du niveau de formation de ses travailleurs. Le Canada dispose d'un bassin d'emplois qualifiés parmi les plus importants au monde. Résultat, comme une grande partie des pays du Nord, il garde encore un énorme contrôle sur l'économie mondiale.

souvent sélectifs. L'UQAM, par exemple, propose deux bourses aux étudiants de plus de 25 ans, dont une qui requiert d'avoir déjà étudié et de présenter une moyenne cumulative de 4.0/4.3.

### Allier études et vie de famille

La vie de famille s'avère aussi un enjeu important pour les étudiants de plus de 40 ans. Evelyn Martin a dû mener de front études et soutien à sa fille autiste de 27 ans. « *Heureusement, ma famille m'a beaucoup aidée, mais ça n'a pas été facile. La vie continue, que tu sois aux études ou non.* »

Conseillère pédagogique dans un SARCA (Service d'accueil, de référence, de conseil et d'accompagnement) de la Commission scolaire de Montréal, un organisme qui aide les personnes de plus de 16 ans à obtenir un premier diplôme, Marie-Ève Trinquet reconnaît que la vie familiale est l'un des défis principaux auxquels sont confrontés ses clients. « *Par exemple, quand une personne monoparentale se présente chez nous, on est très clair avec elle : sans garde d'enfant, le retour aux études est très difficile.* » Aujourd'hui, pour faire face à ce besoin, certains centres de formation, comme le Centre Gabrielle-Roy de Montréal, offrent un service de garde.

Aujourd'hui Evelyn Martin et Seydou Nourou Mbodji abordent leur avenir professionnel de manière positive. Pour autant, les spécialistes sont unanimes : pour qu'une formation soit utile, il faut bien la choisir. « *Quelqu'un qui aurait effectué une formation dans un secteur en chute libre risque de se retrouver avec cette formation sur les bras. Un examen préalable du projet aurait permis d'éviter cela* », conclut Sid Ahmed Soussi, sociologue du travail. ■



Sid Ahmed Soussi  
sociologue  
du travail  
à l'UQAM



Marie-Christine Blais

## Du journalisme à la mécanique

PAR CAMILLE TESTE

À 52 ans, Marie-Christine Blais a tout plaqué. Passée par *Radio-Canada* puis par *La Presse*, cette journaliste culturelle a troqué l'ambiance survoltée des rédactions contre l'odeur de cambouis. Aujourd'hui, c'est dans un garage montréalais qu'elle répare et entretient des scooters ou restaure des *Vespa* et des *Lambretta*, trois jours par semaine.

### Vous avez opéré un virage à 180°, quel a été l'élément déclencheur ?

J'ai été journaliste pendant 25 ans, en radio et à l'écrit. J'ai calculé que j'ai produit à peu près 6000 articles, le tout avec passion. Mais carburer à la passion coûte cher. Et un jour, elle est venue à manquer.

Le journalisme culturel a cela de particulier que les émotions qu'on ressent au contact d'une œuvre font partie de l'information. Donc il faut toujours ressentir quelque chose, il faut toujours avoir une opinion. Or, quand ça fait 20 fois que tu vois tel ou tel artiste, c'est épuisant. Je suis arrivée au point où je ne ressentais plus rien.

Bien sûr, on a tous des moments où ça nous tente moins, c'est difficile de distinguer la fois où ça va revenir de la fois où c'est vraiment fini. Et souvent, malheureusement, ça prend du temps.

Au bout d'un an ou deux, j'ai fait un *burn-out*. Très vite, il s'est transformé en dépression. À 52 ans, j'ai dû arrêter de travailler.

### Comment s'est manifestée cette dépression ?

Comme beaucoup de gens, je me définissais par ce que je faisais. Et là, je perdais un grand amour de ma vie : rencontrer des artistes, parler d'art, transmettre mon goût pour la musique et pour le théâtre.

Je vivais une vraie peine de cœur. Je n'avais plus envie de rien. Même boire un verre ne me tentait pas. Pendant six mois, je n'ai presque pas parlé. Je dormais 16 heures par jour. Et quand je ne dormais pas, en général, je pleurais.

C'est comme si je marchais dans un jardin de cendres, gris, plein de petits flocons de cendres.

J'avais l'impression que je n'en sortirais jamais. Mais c'est faux bien sûr. Il est toujours possible d'en faire quelque chose.

### Qu'est-ce qui a changé depuis cette période ?

Il y a des choses qui ne reviennent pas après une dépression. Aujourd'hui j'ai du mal à donner la priorité au travail, à m'engager totalement, à mettre beaucoup d'énergie dans un seul domaine. Et puis je ne suis plus capable de travailler 50 ou 60 heures par semaine.

### Mais vous avez quand même rebondi...

Oui, il a fallu que je retrouve quelque chose qui m'intéresserait. Pas forcément une passion, mais au moins quelque chose qui me ferait du bien.

En tant que journaliste, j'ai passé ma vie devant un écran, devant un livre, toute la journée. Je sentais que j'avais besoin de manuel.

En cherchant ce que je pourrais faire, j'ai demandé à des gens qui m'ont connue jeune : « *Qu'est-ce que j'aimais faire quand j'étais plus jeune ?* » Lun de mes copains d'enfance m'a dit : « *Mais rappelle-toi, tu aimais réparer des moteurs !* »

Mon père était mécanicien et ingénieur aéronautique, et en effet, petite, je l'aidais souvent dans son atelier. Celui-ci était situé juste à côté de ma chambre. Je me souviens encore de l'odeur et de l'éclairage au néon.

Alors j'ai creusé un peu. Les moteurs de voiture étaient trop lourds pour moi : j'étais dans la cinquantaine quand même. Mais j'ai découvert qu'il était possible de se former pour réparer des petits moteurs d'engins récréatifs ou d'entretien, tels que les motoneiges, tondeuses, tracteurs à jardin, motos, scooters, moteurs de hors-bord. Ça me semblait déjà plus facile, alors je me suis lancée.

### Comment s'est passée la transition ?

J'ai intégré l'École des métiers de l'équipement motorisé de Montréal. Au Québec, on a la chance de pouvoir recommencer un nouveau métier à n'importe quel âge, et pour pas très cher. Mon cours de mécanique m'a coûté à peine plus de 400 \$ pour 16 mois de formation, et j'ai même pu prendre un cours supplémentaire de cinq mois, spécialisé en mécanique moto, pour environ 150 \$.

Ce qui est comique, c'est que j'avais un bac et une maîtrise, mais c'est ce DEP qui a été le plus gros défi pour moi. On avait des examens toutes les trois semaines et, il faut bien le dire, j'ai commencé à un âge où on n'a plus les mêmes capacités de mémorisation. Ça été très, très dur. J'étais tellement loin de ma zone de confort.

Pour la première fois de ma vie, c'était moi l'ignorante. J'ai toujours été une première de classe et là, j'étais dans les derniers. Je n'avais ni expérience, ni connaissance. Je bidouillais un peu chez moi, mais c'est extraordinaire que je ne me sois pas électrocutée avant. Je faisais n'importe quoi.

### Le fait d'être une femme dans un milieu encore très masculin a-t-il posé problème ?

Pas du tout. Au contraire, je trouvais des manières de travailler adaptées à ma condition. Par exemple, il faut de la force pour dévisser certaines pièces dans un moteur. Mais si vous avez un outil avec un long manche, l'effet de levier est plus grand.

Et puis mes collègues de classe, pour la plupart des hommes qui avaient l'âge d'être mes enfants, ne m'ont jamais traitée avec mépris. Au contraire, ils m'ont beaucoup soutenue.

### Justement, qu'est-ce que vous a apporté ce milieu d'étude que vous fréquentez ?

J'ai vécu un véritable choc social : j'ai réalisé que pour bien des gens, c'est dur de boucler son budget.

Moi, je suis arrivée dans cette formation comme une privilégiée : j'avais mis de l'argent de côté pour participer à ce programme. Et puis mon fils avait 20 ans, il était élevé et n'avait pas besoin que je m'occupe de lui.

Au contraire, certains de mes congénères devaient travailler les soirs et les week-ends comme livreurs ou comme chauffeurs de taxi, pour subvenir à leurs besoins. Certains avaient toute une famille à charge.

On reproche parfois aux gens de ne pas vouloir s'informer, de ne pas prendre le temps d'écouter les nouvelles. Mais quand tu as trois enfants à charge, que tu vas à l'école pour te former, et que tu dois nourrir ta famille d'une manière ou d'une autre, franchement, c'est correct de ne pas faire passer l'information en priorité.

C'est ce que cette expérience m'a permis d'apprendre : les gens sont fatigués et parfois ils ont juste besoin de se détendre.

### Comment votre entourage a-t-il reçu cette envie de faire de la mécanique ?

D'abord avec incrédulité, puis avec hilarité et enfin, dans la majorité des cas, avec beaucoup d'enthousiasme.

Ça a même donné envie à plusieurs de mes amis d'essayer d'autres choses. Ils se sont sans doute dit que si même moi j'étais capable de démonter un moteur – et Dieu sait que c'est miraculeux – ils pouvaient bien devenir professeur de yoga ou se mettre au chant.

Pour certains, c'était quand même un choix étrange. « *Mais pourquoi tu ne vas pas plutôt faire une maîtrise en littérature ?* », m'a-t-on demandé plusieurs fois. Ce à quoi je ne pouvais pas m'empêcher de répondre : « *Mais pourquoi j'irais faire ça ? C'est quoi la différence*

*avec le journalisme culturel ?* » Je ne comprenais pas l'intérêt de faire quelque chose de facile et de similaire à ma vie d'avant.

### Comment expliquez-vous cette tendance à la reconversion vers des métiers manuels ?

En journalisme, mais aussi en droit, en comptabilité, en communication ou en finance, on rencontre de moins en moins les gens. Au contraire, on passe de plus en plus de temps avec son téléphone et son ordinateur. C'est un effet de la numérisation et je crois que c'est un déséquilibre qui épuise les gens.

En parallèle, ce sont des métiers très statiques. Moi je ne suis plus capable de rester assise pendant des heures aujourd'hui. Et je me sens en bien meilleure santé depuis que je fais des choses avec mes mains et pas juste avec mon cerveau. Dans mon nouveau métier, je peux me blesser, voire me tuer si je ne fais pas attention. Dans un garage tu es obligé d'être présent, d'être totalement concentré sur ce qu'il se passe. Ça m'a permis de renouer avec le monde matériel et de réaliser que c'est un privilège d'avoir un corps.



Et puis, dans un univers cérébral, on ne voit pas forcément les effets de ce qu'on fait. Moi quand je me penche sur un moteur, si je trouve ce qui ne marche pas, je le répare et c'est fait. Je le vois. Et si je n'arrive pas à le réparer, je peux y penser toute la soirée, ça ne changera absolument rien. Dans un métier cérébral, tu peux passer ta soirée à répondre à des courriels, à réfléchir à un problème. Ça peut ne jamais s'arrêter jusqu'au surmenage.

### Quel est votre rapport au monde de la culture aujourd'hui ?

Pendant deux ans je n'ai pas écouté de musique, je n'ai pas lu, je n'ai pas été voir de pièce de théâtre. J'étais écoeuvée et incapable de rester assise dans une salle de spectacles.

Récemment, j'ai retrouvé le plaisir que j'avais pour le spectacle et pour la culture avant d'exercer mon métier. Aujourd'hui j'ai recommencé à faire un peu de radio, de façon très ponctuelle, en respectant mes capacités.

Mais d'une manière générale, je suis ravie d'avoir changé de cap. Bien sûr, je gagne beaucoup moins bien ma vie qu'avant, je ne peux plus m'acheter autant de robes. Mais en même temps, en mécanique, on n'a pas du tout besoin de robes. ■

# Travail

## à quoi aspirent les jeunes professionnels ?

Ils vivent au Québec, sont dans la trentaine ou presque, ont des parcours et des ambitions variés, mais partagent une certitude : leurs aspirations professionnelles ne sont pas du tout celles de leurs aînés. Alors, que veulent les jeunes professionnels ?

### Se rapprocher de la nature

J'ai fait une maîtrise en géologie. Dès la fin de mes études, j'ai commencé à travailler pour une petite compagnie d'exploration minière québécoise. J'ai choisi ce métier pour être en contact avec la nature. Mais très vite je me suis rendu compte que les belles vallées dans lesquelles je découvrais une ressource se transformaient vite en paysage décharné. Je n'avais pas signé pour ça. Ni pour voir des ours et des loups se faire abattre lorsqu'ils s'approchaient trop près de notre camp d'exploration. Au bout de quatre ans j'ai démissionné. Je suis devenue instructrice d'équitation. C'est une grande satisfaction de traîner dans le foin et de passer du temps avec des chevaux.

**Marion Sasias, 35 ans**  
géologue et instructrice d'équitation

### Prendre des risques

J'ai commencé à travailler à mi-temps lorsque j'avais 13 ans. Arrivée à 30 ans j'avais une très bonne expérience, un bon réseau, et je recevais des offres d'emploi pour diriger des projets ou des organisations. En parallèle, ma situation personnelle était telle que j'aurais dû choisir la sécurité et accepter un emploi salarié. Mais je n'en avais pas envie. J'avais un projet entrepreneurial en tête et je voulais tenter le coup. J'ai pris beaucoup de risques. Mais disons que j'ai un haut niveau de confort avec un haut niveau de risque, parce que je crois qu'on a juste une vie à vivre. Si on n'est pas heureux au quotidien je ne vois pas à quoi ça sert. L'argent, ça doit être le bonus.

**Carine Valteau, 35 ans**  
entrepreneure et fondatrice de Stories for Humanity

### Se tourner vers les autres

J'ai été avocat pendant cinq ans. J'ai commencé à 22 ans. En parallèle de mon métier, j'ai créé Pour 3 Points (P3P), un organisme qui accompagne par le sport des jeunes issus de milieux défavorisés. À 27 ans, j'ai laissé tomber le métier d'avocat pour me consacrer à ce projet, qui correspondait beaucoup plus à mes valeurs et au sens que je voulais donner à ma vie. Je suis vraiment passionné par l'éducation et j'accorde une grande importance à l'égalité des chances. Mon plus grand plaisir, c'est de voir que les entraîneurs sportifs de P3P ont un impact réel sur les jeunes que nous suivons. C'est une vraie victoire professionnelle.

**Fabrice Vil, 33 ans**  
fondateur de l'organisme Pour 3 Points

### Avoir le temps de vivre

J'ai l'impression de faire peur aux gens quand je leur dis ça, mais moi je veux juste avoir de quoi manger et un toit sur la tête. Je n'ai pas forcément envie de m'associer à un statut professionnel. Je ne me vois pas travailler toute ma vie de neuf heures à 17 heures, cinq jours par semaine. J'ai l'impression que le mode de vie au Québec nous en demande beaucoup, comme si se réaliser passait forcément par le fait d'être hyperactif.

Moi je désire m'éloigner de cette façon de faire, adopter un mode de vie simple. Je ne veux pas courir et voir le temps passer sous mon nez sans en tirer un réel plaisir.

**Célia Dehouche, 26 ans**  
étudiante à la maîtrise en sociologie à l'UdeM

### Multiplier les expériences

L'année dernière, lors des élections municipales, j'ai travaillé pour la campagne de Valérie Plante. En ce moment, je travaille dans un institut de recherche statistique tout en créant une application qui a pour objectif d'aider les nouveaux arrivants à s'intégrer au Canada. Je fais aussi du bénévolat auprès de jeunes autistes. Si je multiplie les projets de ce genre, c'est parce que je crois que tout est politique et qu'il faut s'engager partout où on le peut. Mais c'est bien aussi de sortir du tout intellectuel. Récemment, j'ai fait de la menuiserie. C'est fou comme il est gratifiant de gagner sa vie concrètement, en travaillant la matière brute.

**Abdellatif R., 30 ans**  
« slashes »\*, diplômé de l'UQAM en science politique

\* Slasheur : personne qui occupe de multiples emplois à la fois.

## Universités populaires

Apprendre dans les bars,  
les théâtres et les librairiesUn cours de l'UPop à la  
Station Ho.st, à Montréal

Apprendre gratuitement dans un cadre convivial, c'est la promesse de l'université populaire, un concept né en France qui remporte un succès croissant au Québec.

La nouvelle vague de l'intelligence artificielle, les mythes et réalités de l'hypnose, les batailles d'internet ou l'anti-spéculation foncière sont autant de sujets qui rassemblent, certains soirs de semaine, une faune hétéroclite avide de connaissances.

Que ce soit à Québec, Rouyn-Noranda, Saguenay ou Montréal, la recette de l'université populaire est toujours la même : proposer des séries de cours gratuits dans les bars, cafés, théâtres ou librairies de la ville, en vertu de la démocratisation des savoirs.

## Sans coûter un sou

Au diable les coûts universitaires exorbitants, les demandes d'admission, les inscriptions, les factures et même les diplômes : les objectifs de l'université populaire sont ailleurs. « *Au départ, l'idée derrière le projet était de diffuser des connaissances et d'amener le public à aborder des enjeux sociaux et politiques à l'extérieur des cadres habituels*, explique Frédéric Legris, professeur de philosophie au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu et co-fondateur de l'UPop, seule université populaire de Montréal. *La plupart des gens ne font pas de philosophie et ne cultivent pas leur pensée critique. Nous voulions les amener à le faire* ».

Fondée en 2010, l'UPop s'est donnée pour mission de transmettre des savoirs gratuitement. « *Partager librement la connaissance, pour nous, c'est primordial*, affirme M. Legris. *S'il y a un prix d'entrée, cela freine la participation et donc détruit toute la philosophie du projet* ».

## Sortir des salles de classe

Mais le coût n'est pas le seul frein que l'université populaire cherche à contourner. Pour les fondateurs de l'UPop, l'ambiance austère d'un cours magistral constitue une autre barrière à l'entrée.

Pour y faire face, ces passionnés d'éducation populaire ont opté pour une formule plus interactive en instaurant un cours d'une heure et une discussion d'une heure, loin des lieux scolaires. « *Ce que*

*viennent chercher les gens ce sont des informations, une réflexion, mais aussi une communauté*, poursuit M. Legris. *Bien que complémentaire aux universités traditionnelles, l'université populaire est plus ouverte, plus flexible, plus inclusive. Elle permet à des gens de différents milieux de réfléchir ensemble*. »

Pour lui, la disposition matérielle y est pour beaucoup dans l'ambiance singulière qui règne dans ces cours. « *Il y a beaucoup de possibilités dans les lieux alternatifs que nous occupons pendant nos cours. On peut installer les chaises en cercle. Les gens peuvent s'asseoir ou rester debout, boire une bière ou manger des nachos. C'est totalement différent d'une salle de classe. Cette liberté d'action change la dynamique et crée une atmosphère plus relaxe, plus chaleureuse*. »

Pour certains, la liberté qui règne dans ces cours est aussi une manière de reprendre goût aux études. « *Plus on va à l'UPop, plus on a le goût d'apprendre. L'UPop se veut un tremplin, un stimuli, un accélérateur* », se réjouit Frédéric Legris.

Une manière de découvrir une multitude de disciplines ou, pour certains, de compléter un cursus plus traditionnel. « *Je remarque que certains membres de notre public viennent à nos sessions pour compléter les cours qu'ils suivent à l'université*, observe Bruno Dubuc, l'un des organisateurs de l'UPop. *En général, ils sont dans le début de la vingtaine et apprécient notre manière un peu décalée d'aborder des disciplines telles que les neurosciences*. »

## Un public variable

En fonction des sujets débattus, l'université populaire attire une clientèle spécifique dont le nombre fluctue. « *En fonction du thème du cours, nous savons que nous allons attirer plus ou moins de monde*, continue Bruno Dubuc. *Par exemple, avec un cours sur le cerveau ou sur l'intelligence artificielle, nous pouvons attirer jusqu'à 150 personnes. D'autres cours plus spécifiques comme celui sur l'anti-spéculation foncière va plutôt attirer une quarantaine de personnes*. »

Un public varié, mais plutôt fidèle : « *Il y a des gens qui venaient déjà il y a quatre, cinq, six ou même sept ans, et qui reviennent encore avec leurs amis* », se réjouit Frédéric Legris.

Organisme à but non lucratif, l'UPop ne dispose que de fonds limités. Impossible, dans ces conditions de faire de la publicité. Mais l'équipe sait qu'elle peut compter sur le bouche-à-oreille. « Il arrive qu'un participant invite son neveu ou sa grand-mère. Alors on a un public de tout âge. Avoir un public très diversifié, en termes d'âge, mais aussi en termes de revenus et d'origine ethnique, c'est une grande richesse. »

### Origines françaises

Au Québec, il faudra attendre 2007 pour voir le concept d'université populaire émerger. Cette année-là, une importante grève étudiante mène à la création de l'UPAM (Université populaire à Montréal) : à cette occasion, 80 activités, dont de nombreux cours, sont organisées gratuitement. Peu à peu, le concept grandit et plusieurs universités populaires voient le jour, dont celle d'Hochelaga-Maisonneuve, qui a organisé des formations de 2008 à 2012.

Pourtant, le concept ne date pas d'hier. En France, les prémices de l'université populaire remontent à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle la notion d'instruction publique et gratuite se popularise dans le pays. Dans les années 1930, les luttes sociales et la volonté d'éduquer les classes ouvrières contribuent à ancrer l'université populaire dans la culture alternative française.

Ce sera seulement à partir de 2002, avec la création de l'Université populaire de Caen par le philosophe Michel Onfray que le concept se popularisera en France, en dehors des milieux militants.

### Des défis

Françoise Bressat-Blum est professeure de lettres. En 2005, elle a fondé l'Unipop de Lyon. Pour elle, les défis de l'université populaire sont encore nombreux. Parmi eux, la difficulté à transformer le public en acteur de changement : « Le public s'exprime fort peu en dehors des cours ; il semble qu'il cherche surtout du savoir accessible et une occasion d'échanger. Mais il reste très consumériste et peu enclin à s'investir une fois la séance terminée ».

Autre enjeu, l'attraction d'un public varié. « Au début, le public était majoritairement âgé et politisé ; essentiellement militant et gauchiste. Depuis, il s'est beaucoup diversifié et a considérablement rajeuni, explique Mme Bressat-Blum. Pour autant, nous savons très bien que les barrières culturelles et sociales écartent un grand nombre de gens. Alors

nous essayons de nous diversifier, en proposant des ateliers interactifs en petit groupe, des expériences théâtrales ou un cabaret poétique, afin d'attirer un autre public. »

En revanche, côté intervenants, cette universitaire s'étonne encore du succès dont jouit son projet auprès des nouveaux professeurs en début de carrière. « Ces jeunes sont attirés par ce mode d'enseignement ouvert, libre et généreux : chaque année, ils sont nombreux à exprimer leur désir de nous rejoindre. C'est sans doute une des principales réussites de l'Unipop. »

### Tous enseignants

Ces jours-ci, l'UPop à Montréal célèbre la fin de sa 15<sup>e</sup> session. Mais les organisateurs, qui sont tous bénévoles, n'ont que peu de répit : il faut organiser la prochaine saison qui débutera en septembre 2018.

Jusqu'à la fin du mois de mai, ceux qui le veulent peuvent ainsi proposer des cours, directement sur la plateforme du projet. Et pas la peine d'être professeur dans la vie réelle : « Nos intervenants ne sont pas forcément professeurs, explique Bruno Dubuc. Ils peuvent l'être bien sûr, mais nous comptons aussi sur des gens qui sont compétents dans un domaine donné, qui ont une vraie pratique du terrain. »

Pour sélectionner les intervenants, M. Dubuc et le reste de l'équipe s'appuient sur plusieurs années d'expérience en la matière. « En général, on reçoit toujours une ou deux suggestions de cours loufoques. Mais hormis celles-ci, ce sont en général des propositions de qualité. Ce qui détermine notre choix c'est l'expérience des participants, mais aussi la nature des cours. L'idée est vraiment de proposer des cours complémentaires, de la philosophie à l'économie. »

Il faut aussi s'assurer que le ou les « enseignants » sont sérieux et capables d'assurer un suivi. « Un cours donne lieu à plusieurs séances, étalées sur plusieurs semaines. Il faut donc que nos intervenants soient en mesure de se libérer régulièrement. » Le public lui, n'est soumis à aucune obligation. Mais à en juger par les visages souriants et satisfaits qui ponctuent chaque séance, nul doute que le concept d'université populaire a de beaux jours devant lui. ■

## L'UPop de Montréal en chiffres

25 lieux

100 cours

475 séances

170 professeur.es

17 000 participant.es



[upopmontreal.com](http://upopmontreal.com)



# Le point sur la lutte à l'itinérance

PAR PIERRE GAUDREAU - DIRECTEUR DU RAPSIM

Plus de 160 personnes ont participé au forum - *Le point sur la lutte à l'itinérance* organisé par le RAPSIM le 16 mars dernier. Les constats qui en ressortent sont clairs, il y a des progrès et les solutions sont connues. Cependant des moyens manquent, des décisions restent à prendre ou des preuves restent à faire.

## Une politique toujours pertinente

C'est dans le contexte du 4<sup>e</sup> anniversaire de l'adoption de la Politique nationale de lutte à l'itinérance que s'est tenu ce forum. Cette politique globale, adoptée en 2014 par le gouvernement du Québec après plus de dix ans de luttes, nomme l'itinérance comme un problème social et identifie la responsabilité collective d'y faire face.

Véronique Hivon, qui était alors ministre responsable, est intervenue pour rappeler l'importance de sa vision axée sur les droits et de la responsabilité qui en découle. Québec doit agir sur différents axes pour prévenir et réduire l'itinérance, au niveau du revenu, du logement, de la santé et des services sociaux, de l'éducation et de la réinsertion, ainsi que de la cohabitation et la judiciarisation.

Le déploiement de cette politique a connu certaines avancées. À Montréal, une forte mobilisation réunit le RAPSIM et nombre de ses membres, différents ministères ainsi que des services de la Ville. Un travail concret est ainsi mené et il y a plusieurs réalisations, dont de nouveaux logements sociaux, en ce qui concerne l'accès au chèque d'aide sociale, aux services de santé et ceux en milieu correctionnel.

Les politiques d'austérité du gouvernement du Québec ont cependant fortement entravé la mise en œuvre de la politique en itinérance. Les choix budgétaires ont privé de moyens les actions prévues en éducation, services sociaux, tout en sous-finançant le milieu communautaire.

Manon Massé, co-chef de Québec Solidaire, a souligné dans son allocution la nécessité de corriger cette situation, tout en critiquant les orientations du gouvernement, dont celle d'une aide en logement passant par le privé.

La ministre responsable Lucie Charlebois aurait voulu être présente au forum, mais ne pouvait pas. La CAQ a décliné l'invitation.

## Ottawa doit faire ses choix

Depuis qu'il est au pouvoir, le gouvernement Trudeau a annoncé des fonds importants sur plus de 10 ans pour la Stratégie de partenariats de lutte à l'itinérance (SPLI). Des investissements qui pourront contribuer à contrer l'itinérance, selon les orientations et les échéances. Des fonds pour 2018-2019, doublés à terme, sont annoncés pour la SPLI.

Cela représente un potentiel de plus de 100 millions \$ pour Montréal, soit au minimum plus 10 millions \$ par an. Depuis plus de 15 ans, Ottawa a soutenu diverses actions pour prévenir et réduire l'itinérance et a contribué à des immobilisations majeures, dont la construction de 1200 logements sociaux et l'amélioration des installations des organismes. Ces fonds doivent continuer à être affectés localement, avec souplesse et Montréal doit recevoir une part adéquate de ceux-ci.

La décision quant à l'orientation de la SPLI est pressante et attendue sous peu. Il est essentiel qu'Ottawa garde le cap en faveur d'une approche globale. *Parce que la rue a différents visages* comme se nomme le Plan d'action montréalais en itinérance 2018-2020 et que pour déployer celui-ci, différentes actions doivent être soutenues.

## Un plan à déployer

La mairesse de Montréal, Valérie Plante, a aussi fait une allocution, présentant la vision globale du plan d'action adopté par la Ville. Elle y a exprimé la volonté de le mettre en œuvre, en obtenant de Québec et d'Ottawa les moyens qui sont nécessaires et en utilisant ceux dont Montréal dispose.

Ainsi, la Ville a confirmé sa volonté de donner suite aux recommandations de la consultation sur le profilage tenue en 2017, dont celle de revoir la réglementation menant à trop de contraventions aux personnes sans-abri, une demande de longue date du RAPSIM.

Le forum *Le point sur la lutte à l'itinérance* s'est tenu en salle comble, témoignant de la forte mobilisation qui existe à Montréal. Au sortir de ce rassemblement, les participant.e.s étaient encore plus déterminé.e.s à continuer leurs actions et à travailler pour que les choix des gouvernements et de la Ville soutiennent encore mieux leur lutte. ■

**RAPSIM** Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal  
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

## Rencontre entre un camelot et un député provincial

# François et Bertrand, une relation unique

PAR NICOLAS LUPPENS - GROUPE ACTIONS SOLUTIONS PAUVRETÉ

À Granby, tout le monde connaît celui qu'on appelle M. Sutton ou M. Granby. Depuis 2014, le camelot de L'itinéraire Bertrand Derome s'est forgé un réseau de fidèles clients dans la région. Parmi eux, le député François Bonnardel, également leader parlementaire et critique aux finances à la Coalition avenir Québec (CAQ). Le 26 mars dernier, tous deux ont échangé sur leur vécu respectif et sur l'itinérance en région dans le cadre d'une entrevue réalisée par Nicolas Luppens, coordonnateur du Groupe actions solutions pauvreté (GASP), organisme partenaire de développement de L'itinéraire à Granby.

### Qu'est-ce qui vous motive dans votre travail ?

**BERTRAND DEROME** Je vends *L'itinéraire* pour sensibiliser les gens à l'itinérance et à la pauvreté. Je réalise que beaucoup d'entre eux ne connaissent pas ça. Certains sont tellement dans leur bulle qu'ils ne voient pas les problèmes. C'est tellement un beau magazine positif avec plein d'informations intéressantes sur le sujet. Ça permet d'ouvrir les œillères. C'est un outil qui m'aide aussi à travailler mes comportements et mon impulsivité. C'est comme une thérapie pour moi. Je suis plus sensible aux autres. Ça fait 10 ans que je suis *clean* et être camelot m'aide beaucoup là-dedans.

**FRANÇOIS BONNARDEL** Je me suis lancé en politique initialement pour agir sur l'éducation, un grand défi de société, et pour assurer la réussite de nos enfants. J'ai commencé en 2007, il y a déjà 11 ans aujourd'hui, le 26 mars ! Je suis déçu qu'on accepte encore un taux de décrochage aussi élevé, notamment chez les garçons. Quand la flamme s'éteint, il est difficile de la rallumer. Si j'arrive à sauver un enfant par année, j'aurai réussi.

### Quels parallèles peut-on établir entre vos deux parcours ?

**FRANÇOIS BONNARDEL** Le parcours de Bertrand, c'est un combat de vie, il est un survivant en quelque sorte. Il aurait pu y laisser sa peau. Il est tombé au plus bas, et maintenant il va chercher son Everest à lui, et il va l'atteindre parce qu'il se prend en main. À chaque 100 mètres qu'il franchit, il montre aux gens ce qu'il est capable de faire. Si lui, tout comme moi, a réussi à ramener quelqu'un sur la bonne *track*, il aura réussi. Il aura réussi à transformer le bout de sa vie le plus difficile en quelque chose de positif.

**BERTRAND DEROME** Dans la rue, j'étais rendu à 50 kilos ! Maintenant j'ai repris du poids et mon frigidaire n'est jamais vide. Comme je dis aux gens, aujourd'hui, j'ai raccroché mes gants, j'veux plus faire de mal. Juste le fait que tu me soutiennes, comme le député fédéral et le maire de Granby, ça m'apporte beaucoup d'amour. J'ai beaucoup de reconnaissance envers les gens. Maintenant, je laisse faire le monde négatif et je regarde le bon chez les gens. J'ai fait des démarches et je ne veux plus vivre comme avant.

### Comment se vit l'itinérance à Granby et en région ?

**FRANÇOIS BONNARDEL** Je suis à Granby depuis près de 25 ans. J'ai vu comment l'itinérance a augmenté. Pour beaucoup de gens, l'itinérance était dans les grandes villes. Il ne pouvait pas y en avoir dans une ville comme Granby. Avec les années, on a vu que ce phénomène frappe aussi chez nous. Je le vois malheureusement parce que SOS Dépannage note une augmentation de demandes d'aide alimentaire. Quand je fais du vélo, les visages d'hommes et de femmes que j'ai vus, ce sont ces gens qui m'ont accompagné et qui, un jour, ont perdu leur travail, ont vécu un divorce, ou peu importe ce

qui leur est arrivé, ce sont aussi eux qu'un autre jour je vois au Partage Notre-Dame. Ces visages ils sont chez nous. Cette itinérance qu'on pensait dans les grandes villes est à nos portes.

**BERTRAND DEROME** C'est beaucoup plus caché que dans les grandes villes, c'est plus le soir qu'on la voit. Il faut enlever nos œillères. J'ai déjà été dans le milieu de la drogue et il y en a aussi à Granby et à Sutton. Il y a aussi beaucoup de préjugés. Les gens le voient moins que dans les grandes villes, mais ça existe !

### Comment peut-on aider davantage les personnes en situation ou à risque d'itinérance ?

**FRANÇOIS BONNARDEL** Avoir accès à un logement et à un salaire minimum. L'impact des travailleurs de rue est prouvé. Est-ce qu'on en a assez en région ? Sûrement pas, il en faudrait plus. Qui va rencontrer quelqu'un qui est dans la rue ? Les travailleurs de rue sont souvent les premiers qui vont pouvoir comprendre cette personne, qui vont avoir une relation de confiance et qui vont l'amener à connaître les ressources de la région comme le Partage Notre-Dame, le Passant ou le GASP. Jamais au grand jamais on ne devrait réduire le financement aux organismes d'aide. On devrait minimale-ment l'augmenter parce que la situation ne s'améliore pas.

**BERTRAND DEROME** Des logements sociaux ! Il y a aussi les cartes-repas de L'itinéraire. Ça paraît pas, mais à la place de donner 10 \$ à quelqu'un, en donnant une carte-repas, ça l'aide et une partie des sous va au Partage Notre-Dame et à L'itinéraire. Si tu donnes 20 fois 10 \$, ça commence à faire beaucoup d'argent. Avec les cartes-repas, t'es sûr que ça va à la bonne place. Quand j'étais

**FRANÇOIS BONNARDEL** Oui, parce que c'est ça être *groundé* sur sa ville, sur son village. Je ramène ça aussi à l'éducation, le développement 0-5 ans, l'accompagnement, la connaissance et le respect. Tout est dans l'éducation. C'est vrai qu'on va en échapper des gens, mais c'est notre défi d'aller chercher ces jeunes. S'ils étaient plus accompagnés, ils auraient plus de chances.

### Et dans le futur, qu'est-ce qui vous attend ?

**BERTRAND DEROME** J'essaie de m'améliorer. Je m'en vais vers une vie meilleure, travailler mon impulsivité. Une journée à la fois, je ne peux aller plus vite que moi. Je veux être conscient, c'est un grand pas de dire les choses. J'ai fait 17 thérapies, 25 *détox* et j'ai parlé ouvertement à la télé, à la radio et dans les journaux de ce que j'ai vécu, en plus de ma dyslexie. J'ai montré au monde qu'il y a de la grâce au bout de la croix. Eh ben sais-tu quoi ? Il y a du monde qui m'a félicité. Beaucoup de monde s'est reconnu là-dedans. Tout ça a fait qu'aujourd'hui je suis un homme meilleur.

**FRANÇOIS BONNARDEL** Bertrand, je te souhaite un partenaire pour vendre *L'itinéraire* avec toi dans notre région. Je sais que tu cherches très fort et que c'est difficile, mais il y a sûrement quelqu'un qui va t'aider. À un autre niveau, il ne faut pas que l'itinérance tombe dans l'indifférence. Tu me disais qu'il y a des gens qui ne veulent pas voir, ni savoir qu'il y en a et ça, c'est une grosse erreur. Que ce soit par des activités, comme la Nuit des sans-abri, c'est important de rappeler qu'il y a du monde qui dort dehors. J'aimerais ça qu'un jour, les gens comprennent que les inégalités sont encore, malheureusement, là. C'est un défi. Il faut être sur le terrain. Chaque petit geste, chaque petit mot compte pour aider les gens à aller dans le droit chemin. ■



PHOTO : NICOLAS LUPPENS

dans la rue, j'étais content de recevoir ces cartes, c'était comme de l'argent en banque pour manger. C'est pour ça que j'ai travaillé fort pour en avoir au Partage Notre-Dame pour les gens de Granby. Ça montre aux gens qu'il y a des ressources, c'est beaucoup plus que juste donner de l'argent. Les gens ne connaissent pas les ressources, l'aide au budget ou l'allocation-logement. Ce serait bon d'avoir plus de ressources. Si j'avais pas eu d'aide, je ne serais pas où je suis rendu aujourd'hui. Si tu viens à être ministre, penses-tu à faire quelque chose pour l'itinérance ?

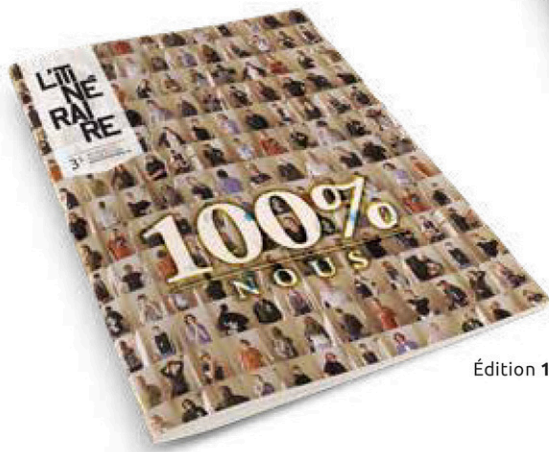
Le parcours de Bertrand, c'est un combat de vie, il est un survivant en quelque sorte. Si lui, tout comme moi, a réussi à ramener quelqu'un sur la bonne *track*, il aura réussi. [...] Il aura réussi à transformer le bout de sa vie plus difficile en quelque chose de positif.



## INFO CAMELOTS

PAR YVON MASSICOTTE  
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

L'édition  
**100%  
CAMELOTS  
2018**



Édition 100 % Camelot 2015



Édition  
100 % Camelot 2016



Édition  
100 % Camelot 2017

## Dans notre prochaine édition

Comme le veut la tradition annuelle, notre édition du 15 mai sera un magazine « 100 % camelots ». Trois camelots ont été choisis pour assurer la coordination du contenu du magazine. D'autres camelots participeront à la rédaction des textes, des mots de camelots, des « Dans la tête des camelots », des chroniques, des reportages et des dossiers.

Pour la première fois cette année, nous allons vous parler des *success stories* de L'itinéraire, des gens pour qui l'organisme a été un tremplin vers un emploi. Il y en a eu plusieurs depuis 25 ans, grâce à la mission d'*empowerment* de notre organisme. Notre choix s'est arrêté sur trois personnes : Nancy Trépanier, Guy Thibault et Marc-André

Picard. Nous tenterons de savoir ce qui les a attirés ou amenés à L'itinéraire et du même coup, ce qu'ils en ont retiré. Ils nous raconteront les différentes étapes de leur cheminement.

Les sujets abordés dans le « 100 % camelots » sont choisis par les camelots. La réalisation de l'édition bénéficie de la collaboration bénévole de journalistes professionnels qui nous prodigent des conseils.

Et pour terminer, notre éditorial portera sur le « vivre ensemble » qui est la thématique principale du numéro. ■

## CARREFOUR Un bon coup de pouce pour les impôts

Encore une fois cette année, nous avons pu compter sur un groupe d'étudiants du **HEC Montréal** qui sont venu aider 55 de nos camelots-participants à compléter leur déclaration d'impôts. Le tout bénévolement et dans la bonne humeur ! Un grand merci à notre intervenant psychosocial, Jean-François Morin-Roberge, (au fond, sur la photo de groupe) qui a coordonné l'exercice auprès de nos participants. ■





# Adieu ma petite grand-mère

Elle voulait tant se rendre jusqu'à 100 ans. Elle y est presque arrivée. Victoria Arseneault, mieux connue pour moi comme ma « petite grand-mère », est décédée le 22 mars 2018 à l'âge vénérable de 96 ans.

Elle avait été diagnostiquée il y a plus de 25 ans de la maladie d'Alzheimer, une longévité incroyable dans la maladie, presque un record olympique. Bien entendu, elle ne reconnaissait plus ses proches dans ses derniers moments. Mais si elle avait pu, qu'aurait-elle reconnu du monde qui l'a vu naître dans la Gaspésie profonde il y a presque un siècle ?

Même si elle n'a jamais revendiqué ce titre, moi je trouve que ma grand-mère était une féministe. Elle a divorcé par fierté dans les années 1970, au moment où c'était encore très mal vu, et a pris le risque d'assumer seule sa vie sans aucune ceinture de sécurité financière.

Elle s'est toujours fait une fierté de son indépendance économique. Jeune, elle rêvait de fonder une entreprise de couture, mais la guerre lui réservait un autre destin. À une autre époque, elle serait certainement devenue une super femme d'affaires.

Elle a fini par se tourner vers l'immobilier et a acheté et vendu cinq propriétés au cours de sa vie, se faisant un honneur de toujours négocier et conclure les transactions elle-même, sans intermédiaire et sans profiteur. Elle ne s'est jamais enrichie, mais a toujours eu la fierté de ne compter que sur elle.

## La place des femmes

Mais bon, ce n'était pas vraiment alors ce qu'on attendait d'une femme. Elle ne faisait même pas cinq pieds, mais elle a tout de même eu sept enfants, issus de 10 grossesses. Le dernier est mort quand il était presque à terme, mais les curés, qui contrôlaient tout à l'époque, insistaient pour sauver le bébé mort plutôt que la mère, ce qui a bien failli la tuer.

C'était il y a seulement deux générations, mais même si ma petite grand-mère savait très bien ce qu'il se passait dans son corps ou ce qui était le mieux pour sa famille, elle devait argumenter pour dire qu'après tant de grossesses, elle s'y connaissait peut-être un peu mieux que ce médecin qui s'entêtait à vouloir sauver un fœtus mort parce qu'ainsi le voulait la religion. Quitte à faire sept orphelins.

C'était une femme d'une extraordinaire générosité. Il y a plus de 15 ans, elle a confectionné une magnifique courtepointe pour chacun de ses 10 petits-enfants. Vous savez ces couvertures aux motifs infinis et uniques, bien chaudes et bien lourdes, qui vous enrobent l'hiver de cette chaleur et de cette sollicitude toute maternelle qu'on ne vend dans aucun magasin. Moi, je la garde toujours et je suis sûr que c'est pareil pour mes neuf autres cousins.

Aux funérailles, ma sœur a lu une lettre que ma petite grand-mère lui avait écrite lorsqu'elle avait 20 ans. Elle y parle de son quotidien en toute simplicité, partagé entre la couture, le jardinage, la cuisine, les marmelades ou l'observation des animaux.

Après coup, j'ai remarqué que cette lettre était datée d'une semaine à peine avant le dernier référendum sur l'avenir du Québec. Pourtant, je suis certain que jamais elle n'avait songé à parler de cette question, non pas parce qu'elle était ignorante ou stupide, mais simplement parce qu'elle était ailleurs.

## La machine à voyager dans le temps

Je me souviens qu'à la même époque, ma mère lui avait offert un répondeur tout simple en cadeau. Après des heures d'acharnement, elle n'eut pas d'autre choix que de baisser les bras et de constater que jamais ma petite grand-mère ne pourrait faire fonctionner la machine.

J'imagine que pour elle, on parlait aux gens seulement s'ils étaient présents pour qu'ils puissent répondre en retour. Ce qui m'a fait comprendre à quel point il fut difficile de reconnaître le monde dans lequel elle avait grandi en Gaspésie dans les années 1920 et le centre-ville de Montréal qu'elle a quitté presque 100 ans plus tard.

Moi, quand j'étais enfant et que je pensais au futur (l'an 2000), ce que j'imaginai de plus incroyable était de pouvoir voir la personne avec qui on parlerait au téléphone. Aujourd'hui, un enfant de cinq ans peut faire ça avec des personnes sur trois continents à la fois dans une auto sans pilote.

Enfant, ma petite grand-mère ne connaissait pas le téléphone, vaguement la voiture et sûrement pas trois continents. Je n'essaie pas de dire qu'une époque est mieux que l'autre. Je me demande surtout, dans un monde où tout change de plus en plus vite, de quoi se rappelleront dans 100 ans ceux qui sont nés le jour où est partie Victoria Arseneault.

Au revoir ma petite grand-mère. ■

# L'édition 100% CAMELOTS 2018

Le « **Vivre ensemble** » sera le thème du 100 % Camelots du 15 mai. Pour cette 4<sup>e</sup> année, les camelots-rédacteurs, membres du comité de coordination, ont dessiné une édition tournée vers le « nous ». Elle annonce d'ailleurs un panel d'opinions, de reportages et de découvertes culturelles haut en couleur. Marqués par l'envie d'un collectif qui prend sa place, ce sont près de 20 camelots qui collaborent à l'écriture de ces 48 pages, les leurs, accompagnés pour certains par quelques précieux collaborateurs.

PHOTO : KARINE BÉNEZET



Groupe de quelques camelots-rédacteurs ayant participé à la séance de collecte d'idées de sujets pour le 100 % Camelots du 7 février. Au centre, Cindy, tenant l'édition 100 % Camelots du 15 mai 2017.

## Trois camelots rédacteurs en chef

**Jean-Claude Nault** qui signait son premier reportage *Sexe, sciences et confidences* dans l'édition du 15 mars ; **Yvon Massicotte**, représentant des camelots, mentor et reporter en herbe ; **Annie Lambert**, férue d'histoire et rédactrice aventurière. Tous les trois ont accepté de se lancer dans la coordination de cette édition, de A à Z, accompagnés par autant de journalistes professionnels, le tout sous l'œil, aussi discret que possible, de l'équipe du secteur magazine de L'itinéraire.



## De précieuses collaborations

L'équipe de la rédaction de *L'itinéraire* est particulièrement heureuse de s'entourer de journalistes d'expérience. Miville accompagnera Mostapha, Mario sera jumelé avec Roger et Irène avec Yves. Trois binômes de journalistes-camelots. Bien au-delà de la rédaction, ces équipes renforcent la volonté de dépasser les frontières sociales établies.



### Mario Girard

chroniqueur à *La Presse*

Je suis chroniqueur à *La Presse*. Une rencontre avec l'équipe de direction de *L'itinéraire* (en vue d'une chronique) m'a convaincu d'embarquer dans ce projet. Je trouve l'initiative absolument formidable. L'idée d'un numéro entièrement préparé par les camelots démontre bien l'étendue des activités de *L'itinéraire* et prouve que le journalisme demeure l'une des bases de notre démocratie.



### Miville Tremblay

ancien journaliste à *La Presse*

Faire équipe avec un camelot pour un reportage, c'est revenir à mes anciennes amours de journalisme à *La Presse*, quittées il y a 18 ans pour le monde de la finance. Découvrir quelque chose de neuf et le partager avec ses lecteurs reste un grand privilège. Mieux encore, c'est maintenant aussi l'occasion d'une rencontre profondément humaine avec un camelot qui ne l'a pas eu facile, mais qui s'en sort avec courage. Sa sensibilité apporte toujours au reportage une dimension qui m'aurait échappée. Merci à Mostapha et à tous ceux que j'ai eu la chance d'accompagner.



### Irène Pratka

journaliste indépendante

Je suis journaliste indépendante basée à Montréal. Je suis originaire des États-Unis et j'ai déjà travaillé à Ottawa, à Winnipeg, à Québec et avec un organisme sans but lucratif qui porte secours aux migrants africains en Sicile. J'ai déjà collaboré avec la *CBC*, *Vice Québec*, *HuffPost Québec*, *France 24*, *MSN* et *Shareable*, un site web spécialisé dans l'économie du partage. Je me suis toujours intéressée à la migration et aux enjeux liés à la pauvreté et l'itinérance. J'aime souligner des initiatives citoyennes pour réduire les inégalités... et il me fait plaisir de participer directement à un tel projet !

## J'ai d'la misère

J'ai d'la misère avec : l'amour, les femmes, la vie, les bébés, le travail, enfin avec tout.

Pour avoir moins de problèmes avec tout ça, je dois me concentrer sur un aspect de ma vie. Soit un des problèmes ci-haut.

Commençant par vouloir un nouveau travail, je me suis aperçu que j'en avais déjà un, soit camelot de L'itinéraire. Ces temps-ci, j'ai quelques problèmes de vente, mais ce problème n'est pas dû à mes clients, mais plutôt à moi-même qui ne comprends pas les autres aspects de ma vie où j'ai de la misère.

On a chacun *not'p'tite* misère et il n'en tient qu'à nous d'en avoir moins en comprenant ce qui nous arrive dans la vie, ce qui n'est pas vraiment facile.

Il faut prendre les problèmes un à la fois, c'est ce que j'ai découvert. Si on les prend tous en même temps, on ne comprendra jamais rien. En analysant chaque problème, ce n'est pas de trouver c'est quoi le blocage, ce qu'il faut trouver, c'est la solution à chaque situation donnée.

Les femmes resteront toujours pour moi un mystère que je ne comprendrai probablement jamais. Il faut savoir accepter ce qu'on ne peut changer et trouver la meilleure des solutions, car parfois il en existe plusieurs.

ANTOINE DESROCHERS  
CAMELOT SAINT-HUBERT /  
BOUCHER

## Le temps devrait s'arrêter

Si le temps s'arrêtait, tout le monde pourrait faire une pause. En même temps, toutes les mauvaises choses s'arrêteraient là. Comme la maladie, la vieillesse, la guerre à cause de la jalousie, tous les conflits et surtout l'indifférence n'existeraient plus.

Toutes les choses qui sont merveilleuses resteraient et augmenteraient à l'infini : l'amour, la santé, la jeunesse, le bonheur, etc.

Lorsque le temps recommencerait à avancer, tout le mal qu'il y a sur la terre serait révolu. Ce serait un nouveau monde de paix et de fraternité pour tous. On recommencerait à zéro. Ce serait le début d'un temps nouveau. Tout le monde aurait le même âge et partagerait les biens également.

Nous aurions le temps de réaliser tous nos projets et nous ferions tout ce qu'on aime.

Tous les gens parleraient la même langue. Il n'y aurait jamais de fin pour tous. Personne ne vieillirait. Le travail serait harmonieux comme la musique.

Ce monde fabuleux n'est pas pour demain et peut-être pour jamais. En plus, c'est certain que le temps ne s'arrêtera jamais dans l'univers. Mais aussi, quand il n'y aura plus aucune vie sur terre, le monde n'aura pas su et encore moins pu s'améliorer pour une vie meilleure. Parce que ce serait le paradis et il n'existe pas sur la Terre.

Même s'il n'existe pas, faisons chaque jour un petit effort pour être de plus en plus heureux.

LUCETTE BÉLANGER  
CAMELOT MÉTRO PIE IX

## Un super bel été

L'été est une saison de chaleur qui apporte aussi beaucoup de gaieté et de réjouissance au milieu des gens et dans leur esprit. Les personnes voient comme un monde nouveau avec le soleil qui brille dans leur cœur dès le matin.

Il fait clair de bonne heure. Le monde remercie beaucoup le soleil avec enthousiasme. Le soleil nous apporte ses rayons plus luisants.

L'été, les gens prennent leurs vacances. Ils peuvent aller à l'extérieur, dans leur chalet, voir leur famille. C'est un grand plaisir. Ils peuvent aussi aller au bord de la mer et profiter de la plage.

C'est un souvenir merveilleux. Ils peuvent voir partir les vaisseaux et faire des tours de bateaux.

Il y a aussi de belles activités comme le Festival de jazz, les Francofolies, le Festival Juste pour rire.

Les gens sont plus joyeux, ils ont le sourire, c'est plus agréable. Le soleil change l'humeur et nous apporte de la bonne humeur chaque jour, de la grande joie, du bonheur et de la gaieté.

Bon soleil à tous et passez une bonne journée.

GILLES BÉLANGER  
CAMELOT JEANNE-MANCE /  
RENÉ-LÉVESQUE





## L'union ne fait pas nécessairement la force

En France, les grèves sont une tradition aussi importante que l'est le hockey chez nous. Elles reviennent avec presque autant de régularité que les finales de la Coupe Stanley. Cette fois-ci, c'est à nouveau la Société nationale des chemins de fer français (SNCF) qui est touchée par un débrayage majeur des cheminots.

Avant même le déclenchement du conflit, les représentants du gouvernement français ont reconnu le droit des cheminots à faire la grève, mais d'un même élan ont défendu avec vigueur le « droit au transport » des voyageurs. Du coup, comme on dit à Paris, s'opposeraient deux visions : le droit de grève et celui des gens qui en subissent les conséquences. Ces derniers sont pourtant dans le même bateau. C'est le paradoxe des conflits de travail à notre époque.

Le droit de grève, reconnu dans les lois, a été acquis à la suite de chaudes luttes du mouvement syndical et après de nombreux affrontements, souvent violents, depuis le 19<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de l'outil – ou de l'« arme » – ultime pour les travailleurs afin de faire pression sur leur employeur lorsque les négociations sur les conditions travail ou les augmentations de salaire, par exemple, n'aboutissent pas. Si l'entreprise n'a pas de main-d'œuvre, elle ne peut pas produire, et ça lui occasionne des coûts, voire des pertes de clients. Elle a donc intérêt à s'entendre avec ses employés pour continuer à faire des affaires, c'est aussi simple que ça.

### Ceux qui subissent le conflit

Dans le cas de la SNCF, c'est un peu moins simple, car il s'agit d'une société d'État. L'employeur est donc le gouvernement; ses clients sont ainsi à la fois des consommateurs et les « propriétaires » de l'entreprise à titre de citoyens. Les usagers français des services ferroviaires sont juges et parties lors des conflits de travail. Ils sont, également, doublement victimes de la grève. D'abord parce que ce sont leurs

représentants élus qui subissent le conflit. Ensuite, et surtout, parce que comme usagers des transports en commun, ils sont potentiellement fortement pénalisés, la grève complexifiant largement leurs déplacements.

Les représentants du gouvernement ont donc raison de parler de « droit au transport », même si le terme peut sembler un peu fort. Les travailleuses et les travailleurs modestes, qui sont contraints d'utiliser les transports en commun pour gagner leur croûte paient cher une grève comme celle des cheminots de la SNCF.

Voilà le grand paradoxe. Les premières victimes des conflits de travail sont très souvent, trop souvent, de simples citoyens. Pourtant, l'amélioration des conditions de travail des uns devrait profiter aux autres. Car il y a un principe économique à la base de ces revendications : si les conditions de travail d'un groupe s'améliorent, l'ensemble des travailleurs y gagneront à long terme, puisque les employeurs, en concurrence les uns avec les autres, n'auront pas le choix d'aligner leurs conditions d'embauche.

### Difficile solidarité

Cette dynamique présuppose, cependant, une certaine solidarité entre travailleurs. Or, il est bien difficile pour les usagers du transport en commun d'être solidaires avec leurs vis-à-vis alors que la grève représente un casse-tête pour eux. D'autant qu'en bout de piste, une grève dans une société d'État ne pénalise à peu près pas l'employeur. L'impact pour le gouvernement d'un ralentissement de services momentanés dans les transports en commun est marginal.

Comment fonder, ou refonder, cette solidarité entre tous les travailleurs ? Je ne connais évidemment pas la formule magique. Une chose est certaine, nous nous devons de trouver cette voie. En ce premier mai, journée dédiée à la solidarité entre tous les travailleurs, il me paraît urgent de repenser le slogan « l'union fait la force ». ■

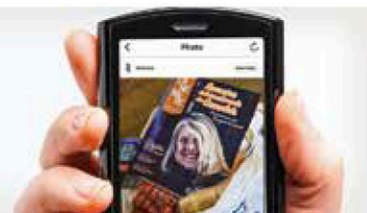




PHOTO : ATTHIDEJ NIMMANHAEMIN (123RF)



## RÉCIT

PAR LINDA PELLETIER  
CAMELOT MARCHÉ MAISONNEUVE

# Noircisse

Feu Noircisse était mon meilleur ami, mon confident et mon coloc. Son nom : Gérard McCarthy. Je l'ai connu à la Croix Blanche, un centre pour personnes souffrant de problèmes de santé mentale. Quel euphémisme ! Je préfère dire pour personnes souffrant de maladies mentales. Ça a le mérite d'être clair.

Mais depuis quelques décennies, on « édulcore » : les aveugles sont des non-voyants, les sourds des malentendants, les gros des outremangeurs, les malades mentaux des personnes ayant des problèmes de santé mentale, et ainsi de suite.

C'est plus facile de cette façon d'aller chercher de l'argent dans la poche des contribuables. On adoucit les termes, on augmente les impôts, les pauvres s'appauvrissent, les riches s'enrichissent, la classe moyenne s'amenuise et paye la facture doucement bercée par les nouveaux termes doux. Ça n'existe plus les fous qui délirent, les aveugles, les sourds, les gloutons. Non.

Petit aparté afin d'exprimer ma colère envers les gouvernements et les riches - du pareil au même - qui cachent leur argent dans des abris fiscaux, qu'on aura beau dénoncer et dont on n'est pas prêt de voir la fin.

### Il respirait le bonheur

Alors Gérard m'attirait par son humour, ses gros yeux bleus délavés globuleux et son sourire. Selon l'expression consacrée : il respirait le bonheur !

Gérard souffrait du trouble bipolaire tout comme moi, doublé d'un trouble obsessionnel compulsif (TOC). Sauf que lorsque je l'ai connu, Gérard n'avait pas encore développé son TOC.

Le drame de Gérard, c'est qu'à un moment donné, sa psychiatre a décidé qu'il n'avait plus besoin de soins psychiatriques et l'a débarqué

du système en se contentant d'envoyer la liste de ses médicaments à son omnipraticien âgé de plus de 70 ans.

Celui-ci ne connaissait pas grand-chose aux psychoses, dépressions et TOCS. Après avoir été enlevé du système psychiatrique, Gérard a vécu deux psychoses sans aide, et les dépressions qui suivent habituellement les psychoses.

### Un bon coup de pied au cul

Son médecin de famille lui disait de se donner un bon coup de pied au cul. C'est comme ça qu'il comprenait la dépression. Avec le temps, la santé mentale de Gérard s'est détériorée encore plus, principalement parce que sa médication était mal ajustée. Son médecin n'y comprenait rien et ne lui prescrivait pas les médicaments qui auraient pu l'aider à surmonter sa détresse.

À un moment donné, Gérard a reçu une lettre de la Ville de Montréal, lui donnant trois semaines pour nettoyer son appartement

Le drame de Gérard, c'est qu'à un moment donné, sa psychiatre a décidé qu'il n'avait plus besoin de soins psychiatriques et l'a débarqué du système en se contentant d'envoyer la liste de ses médicaments à son omnipraticien âgé de plus de 70 ans.

complètement insalubre. Déjà à l'époque, Gérard passait du jeudi au dimanche soir chez moi.

Je lui ai proposé mon aide pour nettoyer son appart sans jamais y avoir mis les pieds. L'horreur ! Des cartons de pizza empilés jusqu'au plafond, des litres de cola qui roulaient partout, même chose pour les rouleaux de papier de toilette, les poubelles débordantes, etc.

### Par la force de l'inertie

Deux minutes après être entrée, j'ai dit à Gérard : « *Viens vivre chez moi. De toute façon, ça fait des mois que tu y vis quatre jours semaine.* » C'est comme ça qu'on a réglé le problème : par la force de l'inertie. Gérard a ainsi perdu son logement.

Au début, tout allait pour le mieux. On se partageait les tâches, les courses à l'épicerie etc. Mais Gérard était dépressif. Il possédait encore sa bonne capacité d'écoute, une déformation professionnelle. Avant de devenir malade, Gérard était intervenant psycho-social ! Quand on dit que personne n'est à l'abri !

Au bout de peu de temps, Gérard a commencé à me parler de sa légère saillie à la base du cou. Pour lui, c'était énorme. Nous habitions dans un trois et demi avec salon double et Gérard dormait dans le salon sur le divan-lit.

Je n'avais qu'un miroir, il était dans ma chambre attaché à la commode. Dès neuf heures, Gérard venait s'asseoir sur le bout de mon lit et commençait sa journée en regardant sa petite bosse dans le miroir, et chaque fois il me demandait : « *Et quand je me mets comme ça est-ce que ça paraît ?* » Il se regardait dans le miroir du matin au soir.

### À force de se mirer

Il était l'opposé exact de Narcisse. Sauf que Narcisse se trouvait si beau qu'il se mirait sans cesse dans l'eau et finit par s'y noyer. Eh bien, mon ami Gérard, à force de se regarder dans le miroir, il s'est trouvé si laid, qu'il a fini par se tuer. Avec mes médicaments en plus !

Un samedi soir, je rentre à la maison, après une soirée avec des amis, l'appart plongé dans le noir. J'appelle Gérard, pas de réponse. Arrivée dans la cuisine, je le vois étendu sur le plancher, un filet de salive coulant aux commissures des lèvres. Une grosse bière sur la table et un verre à peine entamé.

Je crois qu'il dort, j'essaie de le réveiller, je panique et fais le 911. La répartitrice qui m'a répondu me crie de le coucher sur le dos. Mais gros comme il était, il n'a pas bougé d'un iota.

De toute façon, les ambulanciers sont arrivés très vite. Ils lui ont mis des électrodes et l'encre sur le papier dessinait une ligne très droite. J'ai hurlé, je me souviens avoir dit : « *Réanimez-le, il n'est pas mort !* » Sur quoi un des ambulanciers m'a dit « *Madame, du monde, y'en meurt à tous les jours* ». Quel tact !

### Ça va faire le brailage

On m'a fait descendre chez le propriétaire au premier étage. De 23 h 30 à 5 h du matin, quatre policiers m'ont interrogée, en me posant toujours les mêmes questions de façon différente. Ils revenaient sans cesse sur le moment où j'avais mis ma clé dans la porte, le moment où j'avais vu Gérard, ce que j'ai fait après et ils recommençaient parce que Gérard s'était suicidé avec mes pilules !

Mon frère Benoît que j'avais appelé pour me soutenir dans cette épreuve a pensé que je serais bien si j'allais passer une semaine chez ma mère dans les Laurentides. La première journée, je pleurais énormément. Ne venais-je pas juste de perdre brutalement mon meilleur ami ?

Le lendemain, même chose, je pleurais autant alors ma mère s'est écriée : « *Ça va faire le brailage là !* » Cinq minutes plus tard, sa bru parlait au téléphone avec sa fille qui était au Costa Rica pour un échange étudiant. Elle écrasait des larmes sur son visage et ma mère de dire : « *Ah ! Ma pauvre Manon, tu t'ennuies de ta fille. Je te comprends.* »

Ma douleur, ma mère ne devait pas la comprendre, j'en déduis. Je suis revenue très vite à Montréal. Ma mère m'a plus nui qu'autre chose.

### On me soupçonne de meurtre

À mon retour, et à tous les soirs, une coroner me téléphonait pour me poser des questions au sujet de Gérard. Pourquoi je pensais qu'il s'était donné la mort avec ma médication ? Des questions que les policiers m'avaient posées des milliards de fois.

Patiemment je répondais, mais au bout de la semaine j'ai dit : « *Madame suis-je soupçonnée de meurtre ?* » Elle m'a dit que non, alors je lui ai dit de me laisser tranquille.

Puisque qu'il faut toujours un coupable et que je n'étais pas la meurtrière, qui est donc responsable de la mort de Gérard ?

Il était l'opposé exact de Narcisse. Sauf que Narcisse se trouvait si beau qu'il se mirait sans cesse dans l'eau et finit par s'y noyer. Eh bien, mon ami Gérard, à force de se regarder dans le miroir, il s'est trouvé si laid, qu'il a fini par se tuer. Avec mes médicaments en plus !

### Qui donc est responsable ?

Gérard ? Pour avoir moi-même été suicidaire durant de nombreuses années et être passée à l'acte à plusieurs reprises, je pense que ce n'est pas Gérard le responsable. Quand on passe à l'acte, on est dans un tel état de souffrance psychologique qu'on ne voit pas d'autres portes de sortie.

Gérard souffrait depuis de nombreuses années. Il a mené son combat seul et à froid. Il n'avait que moi pour lui répéter inlassablement que non, il n'était pas le monstre qu'il croyait être.

Son vieux médecin de famille qui n'a pas su lui prescrire les bons médicaments ? Sa psychiatre qui a pris la décision de le sortir du système psychiatrique ? Le système de santé en général ? Mon psychologue que je voyais à l'époque, et à qui je parlais de Gérard à chaque séance, aurait-il dû me dire d'appeler une ambulance ?

Peu importe le coupable, le taux de suicide est très élevé en psychiatrie et il est temps de démystifier les maladies mentales qui sont encore un gros tabou en 2018. Quand je vends *L'itinéraire*, je dis souvent que je souffre d'une maladie mentale. Ce n'est pas rare qu'on me réplique : « *Ça paraît pas* ». Non, ce n'est pas écrit sur notre front ! ■





## PORTRAIT

PAR LUC DESCHÈNES  
PARTICIPANT



### Myriam Adam

# La passion donne des ailes

Médaillée d'or en paracyclisme aux Jeux panaméricains de Guadalajara en 2011, Myriam Adam s'entraîne depuis l'âge de 16 ans. Elle a remporté deux médailles d'argent aux Championnats du monde de paracyclisme sur route à Baie-Comeau en 2010 et une médaille d'or aux Championnats canadiens en 2011. Elle s'entraîne maintenant au sein de l'équipe canadienne de hockey sur luge. *L'itinéraire* a rencontré une passionnée du sport qui ne recule devant aucun défi.

#### Pouvez-vous nous expliquer votre handicap ?

Moi, je suis paralysée. C'est ma colonne vertébrale qui est atteinte. J'ai eu des fractures et des contusions au niveau de la colonne vertébrale. Cela a coupé le signal entre mon cerveau et mes jambes. Alors, je ne sens pas mes jambes et je ne peux pas marcher. C'est vraiment une paralysie complète. Le niveau de ma lésion est assez haut. Je n'ai pas non plus l'usage de mes abdominaux et le bas de mon dos n'est pas fonctionnel. Évidemment, j'ai l'usage de mes bras. Ce handicap est le résultat d'un accident de voiture. J'étais alors âgée de quatre ans. C'est un gars en état d'ébriété qui nous a heurtés.

#### Y-a-t-il eu une période de deuil ou d'acceptation ?

Oui, c'est sûr que pour tout le monde, quand arrive un accident comme ça, il y a une période de deuil. Des fois, ça va être au début ou plus tard. Moi j'étais vraiment jeune quand j'ai eu l'accident. Je ne me rappelle pas, j'avais quatre ans. Alors je ne me souviens pas de la période où je l'ai vraiment accepté. Je me rappelle par contre que je faisais des crises où il y avait des moments de frustration et que j'étais fâchée contre mes jambes. Je les frappais et les giflais. Après, j'ai eu des opérations à cause de ma condition et ça me causait des hauts et des bas. Au secondaire, j'ai dû repasser par un processus d'acceptation.

#### Parlez-nous de votre discipline.

En ce moment, je pratique deux disciplines, soit le hockey sur luge et le vélo à mains. Dans les deux, je fais de la compétition en ce moment. C'est la troisième année que je combine les deux sports. J'ai commencé par le vélo et après j'ai introduit le hockey sur luge récréatif. Par la suite, j'ai réalisé que j'aimais ça et j'ai rajouté les entraînements pour le hockey et maintenant, je fais partie de l'équipe canadienne de hockey sur luge. ▶

## Quel est l'équipement requis ?

En vélo à mains... bien c'est un vélo (rires). Un vélo adapté et comme tout le monde, je porte un casque. Ce n'est pas tout le monde qui en a, mais je porte des gants. Ils ne sont pas obligatoires, mais c'est plus confortable. Pour le hockey sur luge, il y a la luge, évidemment, deux petits bâtons, casque, protège-cou, coudes et épaulettes. Par contre, il n'y a pas de culotte comme au hockey traditionnel.

## Que pensez-vous de la place accordée aux sports paralympiques dans les médias ?

Je trouve qu'il n'y en a pas assez, évidemment. Comme on le sait, durant les Jeux olympiques réguliers, ça occupe tous les postes de télévision ou presque et tout le monde est au courant. Mais quand ce sont les Jeux paralympiques, beaucoup de gens ne le savent pas et même s'ils sont au courant des Jeux, ils ne sont pas informés des résultats. Si le public veut suivre les compétitions, comme par exemple en hockey sur luge, il faut fouiller pour savoir où les regarder. C'est difficile et il faut vraiment vouloir. Quelques compétitions paralympiques sont diffusées, mais le choix n'est pas énorme.

## Le financement est-il adéquat ?

Non, pas vraiment. Si on regarde le hockey sur luge féminin qui n'est pas aux Jeux paralympiques en ce moment, contrairement au hockey sur luge masculin, à cause de ça, on n'a pas le soutien gouvernemental adéquat. Il faut alors chercher des commanditaires ou des bourses pour subvenir à nos dépenses. Pour ce qui est du vélo, on peut avoir l'aide du gouvernement mais ça prend de très bonnes performances. Les critères, je ne les connais pas par cœur, mais si je me rappelle bien, ça prend un top 10 mondial. Ce n'est pas parce que tu es sur l'équipe nationale que tu vas avoir automatiquement une aide du gouvernement. Il y a des crédits d'impôt qui sont donnés, mais ce n'est pas suffisant pour couvrir toutes les dépenses.

## Vous souciez-vous du regard des autres et des commentaires négatifs ?

Oui (rires). Je suis humaine. Mais ça dépend quoi. Il y a des choses qu'on prend et d'autres qu'on laisse. Un des commentaires qui me vient à l'esprit et c'est difficile de l'ignorer, c'est quand les gens pensent que quelqu'un qui s'entraîne et qui a un handicap va automatiquement aller aux paralympiques. Ce qui n'est pas la réalité, pas du tout. Ça, ce sont des commentaires durs à entendre car moi, je m'entraîne six jours par semaine comme une athlète avec des restrictions et jusqu'à maintenant, je ne suis jamais allée aux Jeux paralympiques. C'est mon rêve. Oui, j'ai fait des compétitions internationales, mais en même temps le public manque d'information sur comment se qualifier pour les Jeux paralympiques.

## Parlez-nous de la préparation physique et mentale pour la compétition.

Je consulte une psychologue sportive qui m'aide à me préparer mentalement. Je parle également de mes objectifs avec mon entraîneur. Je fais de la visualisation et après une course, je fais un résumé de ma performance et la course d'après, je vais relire mon résumé pour voir ce que j'ai fait de bien ou de moins bien. J'utilise ces stratégies, mais tout le monde ne fait pas ça.

Pour la préparation physique, je m'entraîne le même nombre de jours toute l'année. Par contre, quelques jours avant les compétitions, on va diminuer la charge d'entraînement pour récupérer et mieux performer lors de la compétition et éliminer la fatigue accumulée.

Pour le vélo, je ne fais que du vélo. Il y a des gens qui font un peu de musculation. En vélo, par contre, on ne peut pas prendre trop de masse musculaire car le but est d'être le plus léger possible. On peut aussi être fort, évidemment, mais il faut avoir un bon ratio entre la force et le poids, étant donné qu'il y a beaucoup de dénivelés dans les parcours. Alors si on monte une côte qui est assez à-pic et qu'on a trop de masse musculaire et qu'on est incapable de la tirer, ce n'est vraiment pas l'idéal.

Pour l'entraînement de hockey sur luge, plus d'athlètes font de la musculation, ce qui n'est pas mon cas car l'entraînement qui complète mon entraînement de hockey c'est le vélo. Pour ce qui est de la nutrition, je n'ai pas de diète précise, mais c'est sûr que tu ne manges pas de fast-food la veille d'une compétition.

« Un des commentaires qui me vient à l'esprit et c'est difficile de l'ignorer, c'est quand les gens pensent que quelqu'un qui s'entraîne et qui a un handicap va automatiquement aller aux paralympiques. Ce qui n'est pas la réalité, pas du tout. »

## À combien de compétitions avez-vous participé ?

Je n'ai pas compté le nombre de compétitions car il y en a beaucoup. Si on parle de vélo, je fais de la compétition plus sérieusement avec un entraîneur depuis l'âge de 16 ans et j'en ai maintenant 24. C'est pour ça que je ne compte pas le nombre de compétitions. Chaque année, il y a un minimum de six courses qui incluent les championnats canadiens et québécois. Ça peut être plus si on est sélectionné pour les compétitions internationales. J'ai fait des compétitions en Espagne deux fois, au Mexique et en Caroline du Sud. Pour le hockey, je suis allée en Norvège et prochainement, je vais aller en République tchèque.

## Comment vous débrouillez-vous devant des situations qui peuvent sembler banales, mais qui peuvent être problématiques en regard de votre handicap ?

Il faut avoir de l'imagination (rires) parce qu'il y a bien des choses que justement les gens vont faire dans la vie de tous les jours sans se rendre compte, comme prendre leur bain. C'est une situation vraiment banale pour les gens sans handicap. Chez moi, je suis habituée de me transférer sans problème. Quand j'arrive dans les chambres

d'hôtel, ça me pose des problèmes car les bains ne sont pas tous pareils. Alors je dois trouver comment je vais faire pour me transférer et ma force physique m'aide beaucoup à trouver des trucs.

### Parlez-nous de votre voiture adaptée.

J'ai une voiture adaptée avec une commande sur le volant. Au départ, c'est comme une voiture bien ordinaire achetée chez un concessionnaire traditionnel. Après ça, on ajoute une commande manuelle. Je n'utilise pas les pédales. C'est un bras proche du volant. Quand je pousse, ça freine ; quand je tire, ça accélère. Alors je suis capable de tout faire avec mes mains. Un dispositif permet de monter ma chaise roulante à bord de la voiture. Malgré toutes ces modifications, toute personne peut conduire ma voiture normalement, avec les pédales.

### Qui ou qu'est-ce qui vous inspire ?

Quand j'étais jeune, c'était Chantal Petitclerc, l'athlète la plus connue en sport paralympique. J'ai fait ma réhabilitation au même centre qu'elle. J'ai fait des compétitions avec elle, donc je l'ai rencontrée plusieurs fois. Depuis que je fais de la compétition, il y a tous mes coéquipiers, parce que chaque personne a des forces que moi je n'ai pas. Je ne dis pas ça dans le sens que j'ai juste des faiblesses (rires). C'est sûr que quand tu regardes tes coéquipiers, tu te dis : « J'aimerais avoir cette force-là. »

### Que diriez-vous aux gens qui ont des différences ou des handicaps pour les encourager ?

La phrase classique : ne pas lâcher et trouver quelque chose qu'ils aiment parce que si tu as un handicap et que tu restes à la maison à ne rien faire, c'est vraiment difficile. Il faut absolument se trouver un



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

### Avez-vous déjà utilisé les transports en commun à Montréal ?

Oui, et honnêtement, je n'ai pas eu de très bonnes expériences. Le transport en commun n'est pas évident pour les handicapés et à cause de ça, je n'aime pas beaucoup Montréal. Présentement, j'ai une voiture. Ça me facilite la tâche mais pas tant que ça car on ne se le cachera pas, à Montréal, les places de stationnement sont difficiles à trouver.

Alors idéalement, je préférerais à 100 milles à l'heure prendre le métro et me rendre là où je veux avec mes amis. Ce n'est malheureusement pas une possibilité à Montréal car le métro n'est pas accessible pour les gens handicapés et pour ce qui est des autobus adaptés, c'est difficile. Il y a plusieurs retards et il faut réserver d'avance. Si on décide d'aller quelque part la journée même, ce n'est pas possible.

### En quoi étudiez-vous ?

En ce moment, j'étudie en nutrition. J'ai fait une demande d'admission en maîtrise en orthophonie et j'attends une réponse prochainement.

champ d'intérêt. Pour moi, le sport est très présent dans ma vie et ça m'a permis de rencontrer des gens qui ont des handicaps et ils me démontrent qu'il n'y a aucune limite.

Ce n'est pas obligé d'être le sport. Par exemple, je joue du violon. Peu importe, que ce soit de l'impro, le dessin, la peinture, ça vaut la peine d'essayer plein de choses pour trouver une passion qui va aider à passer par-dessus son handicap. L'acceptation va être plus facile. Ils pourront faire de belles rencontres et espérer avoir une vie plus normale. Si tous les gens qui ont des handicaps restent dans leur salon, la société ne saura pas qu'il y a des gens handicapés. Quand il y a une tempête de neige et que j'ai de la misère à me déplacer, j'ose espérer que je sensibilise quelques personnes.

### Jusqu'à quel âge avez-vous l'intention de faire de la compétition ?

C'est dur à dire. Le vélo, on peut le pratiquer jusqu'à un âge avancé car on est à notre summum vers 30 ans. Alors il me reste plusieurs années devant moi. En hockey, l'âge est moins avancé. J'espère que le hockey sur luge féminin fera son entrée aux prochains Jeux paralympiques dans quatre ans. ■

# Seriez-vous prêts à reprendre vos études ?



## J'aime apprendre, mais...

Ma TV est toujours sur *Explora*, *Planète +*. Pas besoin d'aller à l'école pour apprendre. Et je ne reprendrais pas mes études à 56 ans. Oublie ça ! Plus jeune je l'ai fait. J'ai étudié en photographie, en rénovation, j'ai suivi une formation en entretien d'immeuble, j'ai aussi étudié comme machiniste. Mais à c't' heure, tout est à contrôle numérique. Il faudrait que je recommence tout depuis le début. Je laisse ça aux jeunes. Je n'ai même pas de téléphone ! Puis, retourner aux études deux ans pour en travailler sept après... Moi je suis surtout un autodidacte. Je me débrouille pas mal dans tout.

**JOSEPH-CLERMONT MATHURIN**

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO SAINTE-CATHERINE/DORION

## Symptômes et études

J'ai des problèmes d'attention. Quand j'allais à l'école, j'étais au collège privé. Ils ne m'ont pas gardé. Plus tard, j'ai commis un délit qui m'a conduit en prison. C'est finalement là que j'ai fini mon secondaire V. Retourner au cégep, étudier et gérer mes symptômes ne seraient pas facile. J'ai 31 ans, je me sens bien dans ma situation. Je suis sous contrat PAAS Action depuis deux ans, je socialise avec le monde tout en travaillant, je sors de chez nous... Je me sens à mon aise comme ça. Puis je ne suis pas là, à me tourner les pouces, à attendre mon chèque chez moi ! Seulement, avec les médicaments que je prends, je serais incapable de travailler 40 heures par semaine.

**JÉRÉMIE LIZOTTE**

PARTICIPANT

On dit qu'il n'y a pas d'âge pour apprendre, que c'est un processus continu, tout au long de sa vie. Mais pour certains, l'âge est un frein sévère, tandis que pour d'autres, ce sont les troubles de santé ou même de mauvaises expériences qui réduisent les possibilités d'un retour aux études. Et pour vous ?

## Apprendre l'anglais

Plus jeune, je voulais travailler dans l'électronique, l'informatique... J'ai déjà essayé de reprendre mon secondaire à l'école aux adultes, mais je n'en étais pas capable à cause de mes psychoses. Et pour l'instant, je n'ai pas assez de concentration, mais j'ai l'intention de reprendre des cours d'anglais dans quelque temps. L'idée n'est pas d'apprendre pour travailler, mais simplement pour pouvoir discuter avec plus de monde et comprendre les paroles des chansons que j'aime. Je pense qu'il n'y a pas d'âge pour retourner aux études et je trouve que ceux qui le font à 60 ans par exemple sont vraiment braves.

**PASCAL ST-LOUIS**

PARTICIPANT

## J'ai déjà essayé

J'ai déjà essayé de reprendre mes études. Il y a 20 ans. Au niveau élémentaire. C'était chiant parce que la professeure me prenait pour un enfant, alors que j'étais à l'école aux adultes. Mais cet été, je veux suivre une formation en boucherie. Je reste dans le service à la clientèle, proche du public, comme à L'itinéraire. Le stage de formation est offert par l'aide sociale, mais c'est en partie grâce à L'itinéraire que j'ai cette motivation. Parce que vendre le magazine sept jours sur sept depuis deux ans m'a permis de me donner un coup de pied au cul.

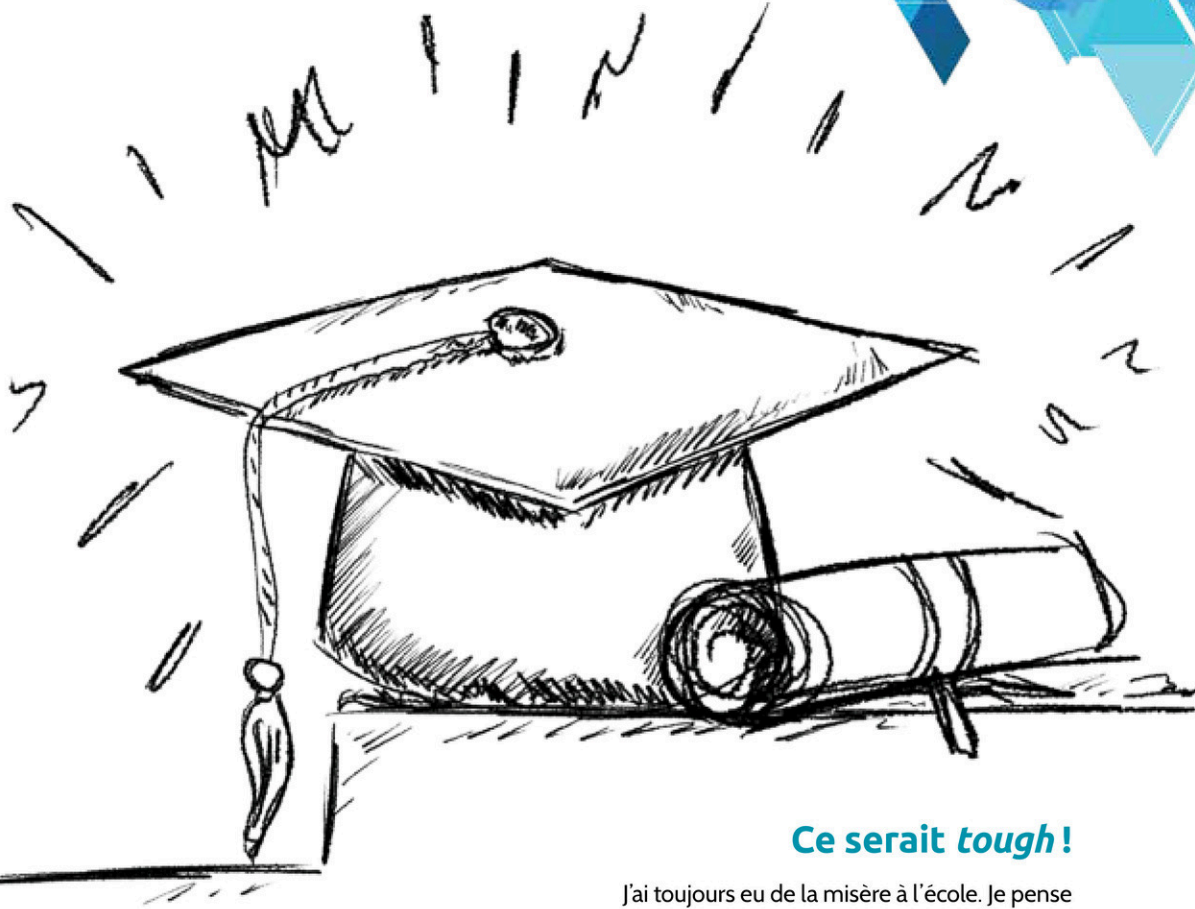
**ALAIN PERRIER**

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

## Trop vieux

Non ! Je ne retournerais pas à l'école. Je suis content pour ceux qui le font, mais moi je suis trop vieux. J'ai 55 ans. Je l'aurais fait à 20 ans ou 30 ans. J'y serais retourné pour apprendre à lire. Je sais lire un peu et de manière générale ça ne pose pas trop de problèmes. Ma sœur maïde et Jean-François notre intervenant aussi. Mais si j'avais pu faire n'importe quelles études, je serais allé en construction, pour bâtir des blocs.

**MARIO ST-DENIS**  
CAMELOT MÉTRO MCGILL



## Apprendre tous les jours

Si j'avais les moyens, j'irais suivre des cours de serrurerie. C'est un petit métier, mais bon. Et si je m'y étais pris plus de bonne heure, j'aurais suivi un cours d'infographie. Mais rendu à 60 ans, tu n'as plus les mêmes facultés. Je commence à oublier des choses. Je pense que ce serait gênant. Je ne sais pas si j'y arriverais. Il aurait fallu que je reprenne mes études à 50 ans, mais à cette époque j'étais trop médicamenté. Pour l'instant, j'apprends à l'école de la vie. La journée où j'arrêterai d'apprendre, c'est que j'aurai les deux pieds dans la tombe.

**BENOÎT CHARTIER**  
CAMELOT IGA PLACE BERCY

## Étudiant libre

J'ai déjà pensé à reprendre mes études comme candidat libre. Pourquoi comme candidat libre ? Parce que s'inscrire comme étudiant pour avoir un diplôme serait inutile et me limiterait. Il y aurait plusieurs sujets qui m'intéresseraient : science politique pour son aspect historique, social et sociologie. Je suis aussi fasciné par l'histoire du Moyen Âge. Ça date du jour où j'ai vu *Les rois maudits*. Puis comme candidat libre, tu n'as pas de travaux à faire, tu t'assois et tu écoutes. Si ça t'intéresse, tu achètes des livres en lien. Puis, il y a tellement de domaines d'études que l'on ne connaît pas.

**ROGER PERREAULT**  
CAMELOT BEAUBIEN ET 28<sup>E</sup> AVENUE

## Ce serait tough !

J'ai toujours eu de la misère à l'école. Je pense qu'à 57 ans, ce serait difficile de reprendre mes études. Je n'aurais pas la patience de retourner sur les bancs de l'école. La patience, je l'ai pour vendre le magazine parce que je suis au milieu du public. J'apprends plus au contact des gens parce que les personnes sont fières de moi tandis qu'un professeur peut te dévaloriser à cause d'un mauvais bulletin de notes. Je trouve que j'ai quand même une bonne culture malgré tout. J'ai chanté dans la chorale de l'accueil Bonneau, j'ai participé à des ateliers de peinture, j'ai touché à la photo. Conclusion, il ne faut jamais dire que l'on n'est pas bon !

**MAXIME VALCOURT**  
CAMELOT TNM ET RIDEAU VERT

## La Tournure à L'itinéraire Pages d'écriture...1/2

Depuis le mois de novembre, c'est dans la salle d'art de L'itinéraire que se gribouillent, se discutent, se refondent des écrits créatifs de six participants-poètes ; un travail de minutie bien au-delà d'un simple exercice de réécriture, accompagné par un binôme du collectif Les éditions de La Tournure, Catherine Dupuis et Olyvier Leroux-Picard. Les plumes des participants se sont engagées sur le chemin d'un long processus au travers duquel leurs textes ont été mis en crise, poussés dans leurs derniers retranchements. « *De ces textes, la Tournure le constate, ont émergé des voix fortes et grandies par les efforts que les camelots ont insufflés à leur démarche d'écriture déjà fleurissante* », soulignent les intervenants des ateliers. Deux éditions sont consacrées à la publication de leurs créations. Mostapha Lotfi et Josée Cardinal ouvrent le bal dans ces pages et céderont leur place dans celles du 100 % Camelots.



Olyvier Leroux-Picard

Plusieurs raisons m'ont amené à proposer ces ateliers de réécritures au magazine. J'ai d'abord voulu partager les connaissances que j'ai eu la chance d'acquérir dans mon parcours d'éditeur, de poète, et à l'inverse, je voulais apprendre des rencontres que j'allais faire. Après avoir lu des centaines de textes de *L'itinéraire*, j'ai aussi réalisé que la littérature y avait déjà une place. Sachant que des ateliers de création littéraire étaient offerts aux auteur.e.s, ne manquaient plus que des ateliers de réécriture, là où se passe le plus gros du travail d'un.e auteur.e : dans la rature, le doute et les retrouvailles. ■

Me voilà piétonne des rues de Montréal depuis près de sept années, parcourant ses ruelles, ses ruelles et ses stations de métro. Les camelots de L'itinéraire, je les croise matin et soir. Je les salue et un sourire, toujours, m'est rendu. Le magazine fait désormais partie de mon quotidien et c'est ainsi que la poésie des camelots est venue à moi. Mon implication au sein des éditions de La Tournure a fait de la réécriture un geste d'ouverture vers l'autre et le travail d'édition en est devenu un de partages et de solidarités. C'est ce désir de création d'espaces d'échanges qui m'a menée vers cette série d'ateliers, en collaboration avec L'itinéraire. ■



Catherine Dupuis



## De mère en fille

Maman,

J'ai souvent pensé, au cours de nos cinquante années de relation, que ton monde imaginaire remplaçait celui qui t'entourait. Tu te rappelles, la veille d'un de mes voyages, je t'ai confié ne plus savoir si mon aventure anglaise me tentait, tant elle m'effrayait ? Du ton de la devineuse sûre de son infailibilité, tu m'as déclaré : « Ça va bien aller. » Loin de me calmer, ta certitude a teinté ma peur d'agacement.

Tu prévoyais l'avenir, mais tu ne voyais pas ce qui se produisait en toi. Une femme pacifique comme toi ne piquait jamais de colère ! Il a fallu que tu visionnes la vidéo de ta mâchoire contractée et de ton doigt menaçant pointé vers l'objet de tes foudres pour admettre l'évidence : tu t'étais emportée.

L'âpreté de nos rapports date de mon séjour dans ton ventre. Dès lors, j'ai corsé mon caractère pour que tu ne me confondes jamais avec l'enfant câline et docile de tes rêves. Ce stratagème, tu n'as jamais feint de l'ignorer. Remarque, une psychotique au faite d'une crise l'aurait noté ! Quand j'ai déserté ton antre fœtal, j'ai supposé qu'assumer tes sentiments pour moi te tétanisait. J'ai freiné mon élan vers toi dans le but de te préserver ? Foutaise ! Je me suis fermée à toi à peine née par crainte d'être dévorée par ta tendresse. La froussarde, c'était moi. Toi, tu t'es ouverte à moi de mon premier souffle à ton dernier râle. Ton affection pour moi ne s'est jamais démentie.

Je ne suis pas fière de moi, quand me revient en mémoire tout ce que je t'ai fait subir. Je te traitais cruellement parce que tes anxiétés maternelles me vexaient. Je me répétais : « *Mon éducation t'angoisse ? Je vais t'en donner, moi, des raisons d'être épouvantée par la formation de ta progéniture !* » Je t'accusais d'être faible, jovialiste, hypocrite. Je te

faisais mes reproches, en paroles comme en mimiques, même publiquement. Mes sentences ne cessaient que durant mon sommeil et j'ai commencé très jeune à souffrir d'insomnie ! Je me suis aussi alliée à papa. À deux, nous te persécutons tellement mieux !

Tu te souviens, tu as voulu m'accompagner à l'école, le premier jour de ma première année du primaire ? Comme j'ai décliné ta proposition avec véhémence ! Je n'avais qu'une hâte, m'affranchir de ta bienveillance. Je savais que cela te blesserait. Quelques années plus tard, tu es venue me prendre à l'école, tu passais par là. Quand nous t'avons vue, mes camarades et moi, nous t'avons encerclée avant de nous diriger toutes ensemble vers nos logis voisins. Après quelques pas, j'ai décidé d'emprunter, à ton insu, un chemin de traverse jusqu'à chez nous. Je prenais plaisir, par terrains vagues et par stationnements, à me représenter l'expression de ton visage lorsque tu découvrirais mon absence de la bande de fillettes piaillant à tes côtés.

Adolescente, forte des notions acquises dans un cours d'introduction à la psychologie, je t'observais au microscope puis t'assénais les conclusions de mes analyses, plus inquisitoriales que diagnostiques. J'utilisais le savoir que papa et toi me payiez pour t'humilier, quoi ! Au début de l'âge adulte, je sabotais mes entreprises pour te priver de la joie d'avoir engendré une femme accomplie.

Je m'évertuais à te tenir à distance. J'entends encore les formules aussi délicates que « maudite vache » et « va chier » dont je t'abreuvais. Je vois encore les marques de mes dents sur ton avant-bras gauche. Je ressens encore le frisson de dégoût me secouer ostensiblement lorsque tu essayais de m'embrasser. Comment as-tu réussi, malgré tout cela, à veiller mes nuits, à nourrir mes jours jusqu'à ce que je quitte ton foyer ? Et après, à me tendre l'épaule quand mon quotidien se dissolvait ?

Tu m'as dit, une fois : « *Au fond, tu es une petite fille hypersensible.* » Ces mots m'ont touchée au point où je n'ai pu te les faire avaler. Ils ont ressuscité les restes d'émotion inhumés en mon for intérieur. Ils m'ont reliée à toi. En les prononçant, tu m'as renvoyé l'image de mon humanité et de la tienne. Tu m'as sauvée. À l'aube de mes soixante ans, je réhabilite enfin ton legs, cette nature qui s'épanouit dans la paix, carbure à la gentillesse, en a marre de la lâcheté et de son corollaire, le défaitisme. Je ne cherche plus de mère substitue. Je prête foi à tes déclarations d'amour. J'abandonne la carapace qui me garantissait de tes effusions. J'accepte dans ma chair la vie que tu y as semée.

Si aujourd'hui je m'approche à quatre pattes de toi, qui fertilises la terre où tu reposes, si je m'étale sur ta tombe et m'abreuve à la source de nos origines communes, si, des larmes dans la voix, je chante doucement ton air préféré de *Carmen*, c'est qu'avant de mourir, je t'aimerais, maman.

Ton aînée,  
Josée





**CRÉATION LITTÉRAIRE**

PAR MOSTAPHA LOTFI  
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD-MONTPETIT

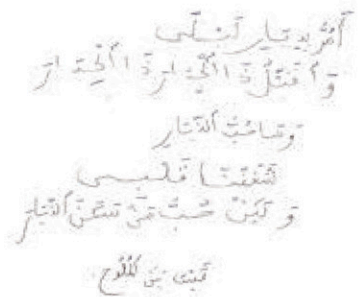
# La Johannaise ou l'ode à l'amour dernier !

*My heart, it speaks a thousand words  
I feel eternal bliss  
The roses pout their scarlet mouths  
Like offering a kiss  
No drop of rain, No glowing flame  
Has even been so pure  
If being in love can feel like this  
Then I'm in love for sure*

Extrait de *O Rey Chori* de Lagaan

*Je déambule là où Leila demeure  
J'embrasse chaque mur  
Ce ne sont pas les demeures  
Qui ont ébloui mon cœur  
Mais celle qui habitait dans les demeures*

Qays ibn al-Moullawwah



Saint-Jean-sur-Richelieu. Demandez à des passants ordinaires où ça se trouve. Ils répondront invariablement : c'est sur la Rive-Sud ; un village perdu quelque part en Montérégie ou tout simplement un patelin au fin fond du Québec. Demandez-le à un autre un peu allumé, il vous inondera de détails aussi surprenants que déroutants. Il vous dirait que Saint-Jean-sur-Richelieu, c'est les montgolfières, le Collège royal militaire, le musée, le premier camion-bélier au Québec...

Ah ! La mémoire humaine a ses secrets. Sélective quand elle le veut, pragmatique quand il le faut, traîtresse souvent. Sans scrupules, la mémoire amoureuse est toujours à l'affût de ce qui se rapporte à l'aimé. Le poète arabe n'aurait-il pas dit à peu près ceci ? :

Vous êtes endimanchés, touristes, faisant les courses un après-midi illuminé par ce soleil qui ne chauffe pas. Vous vous promenez sur Sainte-Catherine. Sur votre voie, vous rencontrerez certaines personnes malmenées par la vie. Parfois, un petit homme vous offrira un journal de rue. Vous êtes trop occupé pour le voir. D'autres fois, vous feigniez ne pas l'apercevoir. Pourtant d'aucuns risquent de s'apitoyer sur son sort. Dans tous les cas, cet homme en question ne vous en veut pas. Son fatalisme lui a appris à accepter son destin. Y aurait-il parmi vous quelqu'un qui songe que cet homme peut être amoureux, épris d'une image qu'il affecte à l'être aimé et qu'il garde précieusement comme une relique ? Il n'a aucun contrôle sur l'autre, mais l'image est sienne. Écoutons cet homme, apprenons à saisir

l'humain en lui, à apprivoiser le romantique. Le romantisme n'a pas de classe sociale.

Quand j'étais jeune, j'étais un grand rêveur. Était-ce le signe avant-coureur d'une maladie terrible, l'indice du génie ou le bourgeonnement d'une sagesse ? Je n'en sais rien !

Qu'importe, depuis toujours, j'aspire à être un guide, une sorte de prophète haranguant les foules. Avec l'âge, je me suis assagi, je me suis plutôt vu comme conférencier ou orateur. À l'heure qu'il est, je rallie les foules dans des conditions moins magistrales, certes, mais cela n'a plus d'importance !

Cette nuit-là, assis à califourchon, scrutant le ciel noir d'une nuit sans lune, je rouvre les fenêtres sur mon passé. Tel un mourant, je revois le défilement des événements de ma vie, les sourires, les trahisons. Les échecs se succèdent à vive allure, interminables. Je réentends les paroles d'un prof en sciences de l'éducation. Ô quelles étaient prémonitoires : « *L'école a un rôle apparent et un autre sous-jacent. L'université aussi. Elle offre une formation, mais aussi la possibilité de rencontrer le ou la partenaire. Si vous êtes quadragénaire et que vous perdez l'amour, ce n'est pas demain la veille que vous le rencontrerez de nouveau.* »

Jamais paroles n'auraient pu être plus prévoyantes. Je n'ai rien retenu du cursus, mais ces mots-là sont inoubliables.

Revenons au présent. Les aléas de la vie m'ont amené à exercer un métier des moins rentables, ingrats diraient de vilaines langues, ou des moins convenables, aux adeptes de la conformité.

Pourtant, ce boulot offre un atout indéniable : la possibilité d'avoir un éventail de rencontres infinies. Il y en a des habituelles, mais aussi des extraordinaires, celles qui changent une existence. Celles dont on ne sort pas indemne. Tout de même, elles sont bénignes puisqu'elles constituent l'amorce d'une réflexion, une introspection, une remise en question.

Je vois encore cette journée grise d'hiver. Chacun était dans sa bulle et avait hâte de rejoindre son nid chaud pour s'emmitoufler. Moi, je n'avais pas de nid chaud. Je devais me contenter d'un refuge. Et un refuge, ça veut dire un couvre-feu. Il faut plier bagage à cinq heures tapantes. Par hasard, ce soir-là, je me suis attardé un peu. Qui sait, un dernier client, peut-être quelques ultimes sous. La Johannaïse, toujours pressée, éternellement occupée, avait ralenti la cadence ce jour-là. On aurait cru que le temps s'était arrêté. Ce fut l'instant crucial, la confiance et la spontanéité. On aurait dit des gens qui se connaissaient dans une autre vie. Ça aurait pu être le Nirvana !

En premier lieu, l'amour est là lorsque vous vous oubliez en présence de l'être aimé, vous deux ne faites plus qu'une seule entité indissociable. L'amour est là lorsque la seule vue de l'aimé provoque chez soi un pincement au cœur, une brise dans l'âme !

Hélas, à l'image de l'homme, l'amour humain est complexe, incompréhensible. À sa naissance, il est inconditionnel, absolu, parfait. Puis, la réalité revient à la charge : la classe sociale, l'origine ethnoculturelle, le fossé générationnel prennent le dessus. L'amour devient conditionnel.

L'amour n'est plus amour. Il se métamorphose en

devoir, en attente, en obligations. Telle une plante qu'on refuse de nourrir, d'irriguer, l'amour se fane pour finir en peau de chagrin !

Je revois ma vie, mes déceptions, les amours inachevés, inassouvis. Cette fois, je loue mon courage : j'ai eu la bravoure et la ténacité d'affirmer l'amour, de le crier sur les toits, de l'exposer devant tout le monde comme un exploit. L'amour n'est-il pas le plus beau sentiment qu'aurait pu connaître l'humain ? C'est vrai, j'ai reçu un non clair, sans équivoque, définitif. Néanmoins, cette fois, j'ai réussi l'essentiel, j'ai pu dissocier le chaste du charnel, la vertu du vice, le céleste du terrestre... Certes, les plaisirs font partie de la vie, mais ne serait-on pas capable de les dépasser, de les transcender ?

En réussissant à accepter la décision de l'autre : celle de ne pas être aimé, l'amour d'une femme pour un homme, cet amour qui a une nuance érotique. J'ai atteint un niveau où ce sentiment devient altruiste, purificateur, sain. Une sensation où l'on n'aime pas l'autre pour soi-même, mais pour le bien de ce dernier, son droit à la différence et à l'indifférence.

La rêverie touche à sa fin. C'est le retour à la réalité, le petit homme constate avec amertume que son temps est révolu, qu'à son âge, le romantisme, les soupirs, la flamme sont « incongrus ». L'amour de la jeune vingtaine n'est plus à l'ordre du jour. Mais peut-être, qui sait, une autre forme d'amour est possible.

On a beau croire qu'on est jeune, n'empêche, la machine du temps nous a bien joué des tours.

Pourtant, cette fois, un sentiment particulier lui est resté en arrière-goût. À défaut de conquérir l'amour, il a failli le recevoir. Il a décelé chez l'autre un regard différent, des larmes retenues. Par sympathie ou empathie, il n'a pu le discerner. Cette fois l'amour aurait pu arriver comme le printemps ou l'offrande d'une Johannaïse. Cet amour aurait pu être le salut d'un destin morne, l'évasion d'une vie sans issue. Il aurait aussi pu être le dernier, avant les affres de la sénilité et l'ingratitude de la vieillesse.

Alors, Saint-Jean-Sur-Richelieu serait-elle désormais une ville de province ou un patelin perdu ? Et la Johannaïse ? Aurait-on le courage ou la désinvolture de feindre ne pas l'avoir croisée un jour sur son chemin ? Seul le temps nous le dira.

*You are aware  
Even I am aware  
That paths of both of us are separating  
Even though you go away from me  
But remain in my memories  
Never say goodbye*

Extrait de  
*Never say goodbye*  
de Kabhi Alvida Naa Kehna



# Histoires

PAR LYNN CHAMPAGNE  
CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS



# de rues

## Rue Sainte-Hélène / rue Le Moyne

### Création de la rue Sainte-Hélène

En 1818, l'île Sainte-Hélène appartenait à la mère de Charles William Grant, la baronne Marie Charles Joseph Le Moyne de Longueuil. Le gouvernement de l'époque désirent disposer de cette île propose de l'échanger contre le domaine des Récollets. Grant accepte l'échange et réaménage le domaine, conserve l'église et construit trois rues qu'il nommera alors : Le Moyne, Sainte-Hélène et des Récollets.

Comme dans toute histoire, il y a un début ! Comment le nom *Sainte-Hélène* est devenu si important ? Un nom de rue à ne pas oublier. « Sainte-Hélène » a été rendue célèbre grâce à Samuel de Champlain. Cet explorateur est parti de France pour affronter une longue traversée de l'Atlantique pour arriver à Terre-Neuve en 1611. À la mi-mai, il commence un dur voyage nécessitant de passer par des rapides sans savoir comment. Il engage alors un guide pour les aider à traverser. Ce guide s'appelle Savignon, un Huron qui connaît très bien le coin. Il jette l'ancre près d'une île et décide de la baptiser du nom de sa très jeune épouse : Élaïne. L'écriture de ce nom s'est transformée pour devenir, avec le temps, Sainte-Hélène. Qui aurait cru que, 355 ans plus tard, l'Exposition universelle de Montréal s'installerait sur cette île.

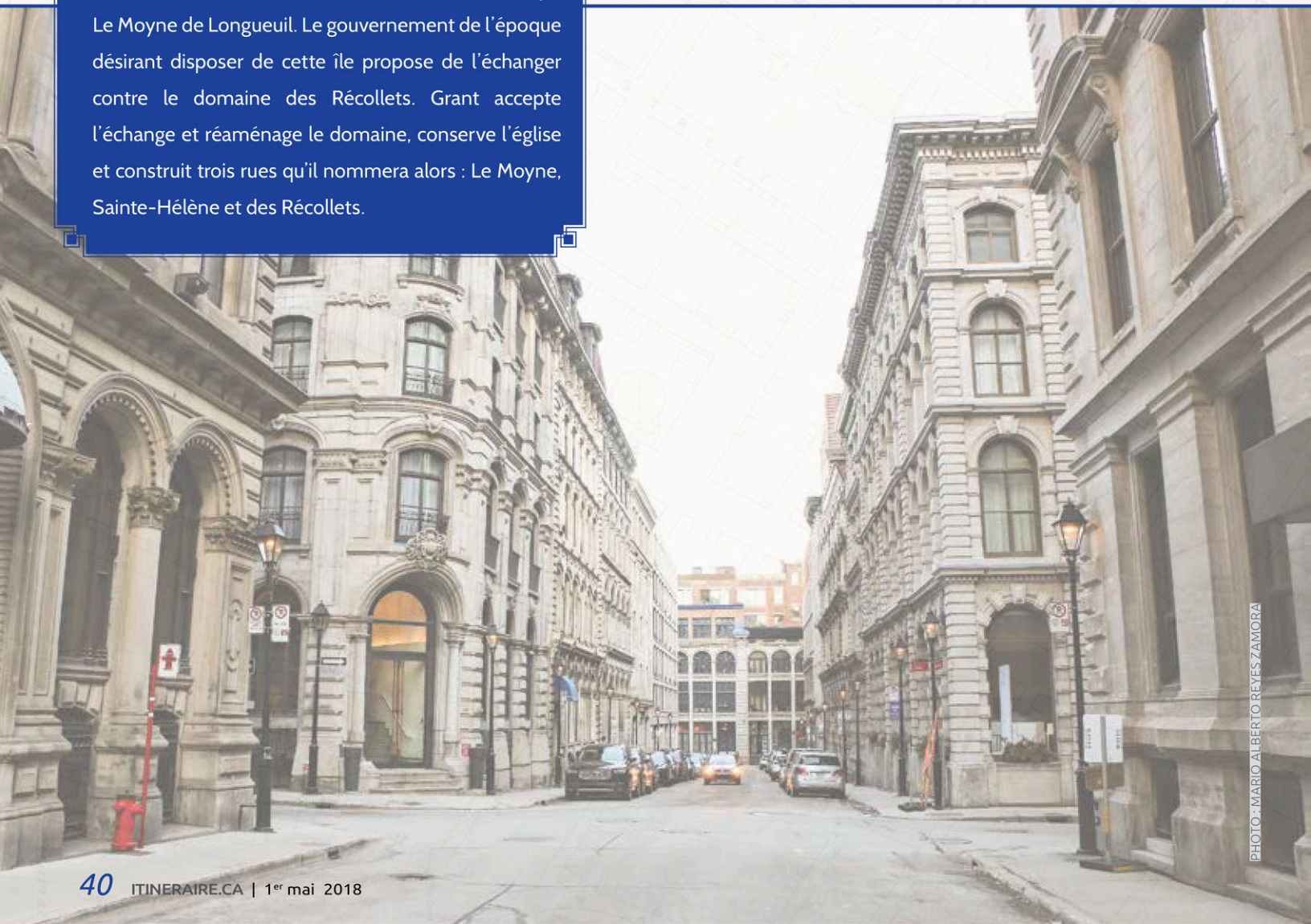


PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

## Repérez-vous !

### Rue Sainte-Hélène

Orientation : Nord-Sud  
Intersection : rue Notre-Dame et rue Le Moyne  
Date de création : 1818  
Origine du Nom : Hélène Boullé  
Arrondissement : Ville-Marie

### Rue Le Moyne

Orientation : Est-Ouest  
Intersection : rues McGill et Saint-Nicolas  
Date de création : 1818  
Origine du Nom : Famille Le Moyne  
Arrondissement : Ville-Marie



### Sainte-Hélène, une rue d'époque

La rue Sainte-Hélène est l'un des axes qui connaît l'architecture la plus homogène du Vieux-Montréal. La cause est l'installation de magasins-entrepôts entre 1858 et 1871, tous construits à l'identique. En 1998, avec l'aide de Gaz Métropolitain, 22 lanternes à gaz y sont installées pour commémorer le passé. Ils auraient dû, selon moi, en installer 29, en l'honneur du nombre de voyages réalisés par Champlain. C'est un point intéressant à noter si on cherche une place touristique à visiter. La rue Sainte-Hélène est aussi devenue grâce à cela une place de choix pour le tournage de films.

## Bon à savoir

### Le mariage d'Hélène et De Champlain

Champlain, alors âgé de plus de 40 ans, se marie à Hélène Boullé âgée de seulement 12 ans, en janvier 1611. Une clause spéciale encadre alors leur mariage et précise que le mariage ne devra pas être consommé avant deux ans, considérant la jeunesse d'Hélène. « *Lequel mariage néanmoins en considération du bas âge de ladite Hélayne Boullé a esté accordé qu'il ne se fera effectuera qu'après deux ans d'huy finis et accomplis, sinon plustot il sayt trouvé bon et advisé entre eux leurs parents et amis, passer outre à la consommation dudit mariage.* » Extrait de l'acte de mariage.



## Bon à savoir

### Champlain et la natation

Champlain est né en 1567 dans un village qui possède un port maritime très actif. Accoutumé à la navigation et fils d'un capitaine de la marine marchande, son environnement lui donne le goût, dès son plus jeune âge, de naviguer. Selon l'un de ses commentaires recensés : « *la navigation est l'art qui m'a mené à explorer la côte de l'Amérique, particulièrement la Nouvelle-France, où j'ai toujours désiré voir la fleur de lys s'épanouir.* » Drôlement, Champlain n'apprendra jamais à nager parce qu'il considérait la natation comme une pratique dangereuse. Pourtant il traversa l'Atlantique 29 fois !



Les

## Tremblay

se racontent

Plus de 150 000 descendants du premier Tremblay vivent en terre d'Amérique, dont plus de 80 000 au Québec, note d'emblée Pierre Tremblay, président de L'Association des Tremblay d'Amérique. C'est de loin la plus grande famille issue du peuplement de la Nouvelle-France. Il raconte à *L'itinéraire* l'histoire de son premier ancêtre, Pierre, aïeul de tous les Tremblay du Québec.

Né aux environs de 1626 en Normandie, Pierre aidait ses parents, Philibert Tremblay et Jeanne Coignet, à s'occuper de la ferme située à Randonnai, un petit village du Perche. « C'était la pauvreté en général un peu partout en France à cette époque, parce qu'il y avait plusieurs guerres », explique M. Tremblay.

Quelques années avant son départ pour la Nouvelle-France, Philibert est mort dans un accident. Son fils Pierre s'est ainsi retrouvé responsable de la ferme, avec sa mère et son frère. « Il devait trouver cela ennuyeux », relate M. Tremblay.

« Il a alors entendu parler qu'ils enrôlaient des colons pour la Nouvelle-France, raconte M. Tremblay. Il a décidé de signer un contrat de trois ans. Il n'avait pas de métier comme tel parce qu'il était cultivateur. Il a laissé sa mère et son jeune frère en plan, mais c'était comme ça à l'époque. »

## De Randonnai à Québec

Pierre Tremblay avait pris la décision de travailler pour un dénommé Noël Jucherau en Nouvelle-France. « Il a quitté son pays avec d'autres hommes de la région. Son plus proche ami et compagnon d'aventure était Martin Huan. »

Ce fut un long voyage, raconte M. Tremblay. « Mon ancêtre est parti du port de La Rochelle, à plusieurs centaines de kilomètres de la Normandie, pour s'embarquer sur un bateau appelé La Marguerite à l'été 1647. Le voyage a duré pratiquement deux mois. Le bateau a finalement accosté à Québec. » Pierre n'a jamais revu sa famille.

« Pierre a 21 ans lorsqu'il débarque en Nouvelle-France, précise M. Tremblay. Il va passer les dix premières années de sa nouvelle vie à



PAR ISABELLE RAYMOND  
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

Québec. » Cet homme était très polyvalent et travaillant. Il s'occupait des marchandises importées de France. Il cultivait aussi les terres et prenait soin des animaux de la basse-cour.

« Il va travailler sur les quais et comme homme engagé sur les fermes autour de la ville de Québec. » En 1679, il va déménager à Baie-Saint-Paul et travailler pour les Jésuites. En 1695, il obtient du Séminaire de Québec une concession de neuf arpents de front à Petite-Rivière-Saint-François.

## Un mariage rapide

À l'époque, la Nouvelle-France était peuplée majoritairement d'hommes. Il manquait de femmes pour assurer la descendance.

« Là, à l'été 1657, arrive un bateau avec des femmes prêtes à vivre l'aventure de la Nouvelle-France. Il rencontre alors sa future épouse Ozanne Achon. Il va rapidement la demander en mariage et se marier quelques semaines plus tard, le 2 octobre 1657. »

Sa femme, Ozanne, est née en juillet 1633 à Chambon en Charente-Maritime, fille légitime de Jean Achon et d'Hélène Rognault.

« C'était une jeune femme qui vivait dans un petit village près de La Rochelle. Elle travaillait comme bonne dans un couvent ou quelque chose du genre. »

## Quatre branches du même arbre

Pierre et Ozanne ont eu 12 enfants : Madeleine, Pierre, Michel, Jacques, Marguerite, Louis, Louise, Marie-Jeanne, Marie-Anne,

PHOTO : MADOC



Guylaine Tremblay



Maison ancestrale, Randonnai, Perche

Marie-Dorothée et Jean. « Deux des enfants sont décédés en bas âge ; l'un s'est rendu jusqu'à l'adolescence; l'autre est mort étant bébé », explique M. Tremblay. C'est pour cela que le nom du poupon (le 12<sup>e</sup>) n'a pas été recensé.

À l'époque, les prénoms composés de Marie étaient populaires. Il arrivait couramment que l'enfant porte le nom d'un autre membre de la famille. Par exemple, le deuxième prénom de Marie-Anne était le second prénom de sa mère (Ozanne-Anne). Marguerite, c'était le prénom de la tante paternelle et Jean, celui du grand-père maternel.

« Le premier fils, né en 1660, s'appelait aussi Pierre puisque c'était la coutume de nommer le premier fils comme le père, explique M. Tremblay. Venu de France, le père a eu quatre fils qui ont survécu et ont fondé des familles. Pierre, Michel, Jacques et Louis sont les quatre branches du même arbre. »



Michel Tremblay

### Les vestiges d'une maisonnette

On sait peu de choses sur la mort de Pierre Tremblay, si ce n'est qu'il est décédé vers 1687. « Le lieu où il est enterré est inconnu, probablement à cause des incendies qui ont détruit les registres paroissiaux. On croit qu'il est enterré à Petite-Rivière-Saint-François. » Sa femme Ozanne est décédée le 24 décembre 1707, à l'âge de 74 ans.

Il existe encore des vestiges que l'on attribue à ce premier Tremblay venu en Amérique. « À L'Ange-Gardien, l'association des Tremblay, s'est portée acquéreur d'une maisonnette érigée sur la terre de Pierre Tremblay. À quelques centaines de mètres de la demeure principale, on a trouvé cette maisonnette, présumée comme la première maison, servant maintenant de hangar à un voisin. »

Cet été, les 11 et 12 août, l'Association des Tremblay d'Amérique tiendra un rassemblement à Baie-Saint-Paul pour fêter le 40<sup>e</sup> anniversaire de l'organisme. La dernière édition avait attiré 400 personnes. ■

#### POUR INFORMATION :

Association des Tremblay d'Amérique  
genealogie.org/famille/tremblay

## La folie d'une Tremblay

Inspiré de la chanson *Le vieux dans le bas du fleuve*, de Gaston Mandeville

Si j'te ramassais tout de suite  
Dans mon char au sens du rythme  
Visiter mon chalet historique  
On irait dans la forêt déterrer les sobriquets (refrain)

Une branche cassée à tes côtés  
Des mirages, des êtres ruinés  
Expresso double, une remontée  
Une larme vibrant dans l'eau salée

Grand-mère dévouée s'est sacrifiée  
Éleva tous ses frères et sœurs  
Celle qui rêvait devenir professeur  
En héritage offrit ces valeurs

Une sœur dessinant sa vie  
Devant la péripétie  
Une enfant trucidée par la douleur  
Mutilée par la noirceur

Si je te choyais tout de suite  
Dans mon char au sens du rythme  
Visiter mon chalet historique  
On nettoierait les braves reliques (refrain)

Un frère battu par un bipolaire  
Alcoolique géniteur en colère  
Une sœur aînée devient une mère  
M'a aimée comme le dernier cœur sur Terre

La folie m'envahit j'oublie  
Toutefois mes racines restent là  
Près des arbres de ma naissance  
L'échange est ma survie, ma chance

Si je t'embrassais tout de suite  
Dans mon char au sens du rythme  
Visiter mon chalet historique  
On voyagerait vers un vent frais (refrain)

CINDY TREMBLAY  
ALIAS CINDY ROSE  
CAMELOT SAQ 25<sup>e</sup> AVENUE /  
BEAUBIEN





## DÉTENTE

LIT NE RA RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

### HORIZONTALEMENT

- Économes conventuelles.
- Cultures d'oliviers.
- Fulmine. - Victoire de Napoléon.
- Manquera. - À la mode. - Tour.
- Retire. - Pièce d'or.
- Mesure itinéraire. - Accomplirons. - Dêvêtu.
- En bec d'aigle. - Sortis.
- Bouchées. - Velu.
- Id est. - Crieras. - Largeur d'une étoffe.
- Existes. - Principal.

### VERTICALEMENT

- Tendance à utiliser un vocabulaire ordurier.
- Relatifs à l'école d'Élée.
- Pourvoit. - Do.
- Dispose par couches. - Satisfaite.
- Étourdies.
- Ruisseau. - Diminues la surface des voiles.
- Pronom. - Agent secret de Louis XV. - Note.
- Puis. - Rivière de Suisse. - Flanc.
- Épaves. - Armée.
- Période. - Conjonction.
- Factionnaire.
- Poisson. - Habituel.

Désapprobateurs	Mammifère marin	Agrume	Troues
Cruauté	Réemployais	Taillurons	Règle
S'annuler			Volume
Ancien État allemand			Pronom
Enlevée			Id est
Ceinture	Attachas		Article
Traboules			À elle
Canal			Chef-lieu d'arrondissement du Puy-de-Dôme
Tordre			
Élimina			
Rôti			
Crochet			
		Océan	

# JEUX DE MOTS

josecardinala@yahoo.ca  
Solutions dans le prochain numéro

À vos plumes!



**JOSÉE CARDINAL**  
DISTRIBUTRICE

R	D	P	N
B	E	F	Î
V	O	L	I
L	I	T	A
C	A	F	E
L	I	R	E
M	I	C	A
S	A	I	T
F	E	T	E
I	N	S	E
P	F	F	T

SOLUTIONS DU 15 avril 2018

1	T	I	T	U	L	A	R	I	S	E	R	A
2	E	P	A	N	O	U	I	S	S	A	N	T
3	R	E	M	E	T	T	R	A	U	T		
4	R	A	T		T	R	A	B	X	V	I	
5	E	U	R	E		E		F	E	N	F	E
6	A	S	I	L	E		F	L	U	O	R	E
7	U	S	L	I	P		L	I	R	E	S	
8	T	U		E	R	I	N	E	T	U		
9	E	R	E		E	L	U		P	E	S	E
10	R	E	N	E		A	L	A	I	S	E	S

# JEU DE CHIFFRES

EXPERT



1	2				8			6
			3			2		
	6				5	8	3	
4		1	6					
7	8			5	4			6
			8	3				2
8	4					9		1
			2					4
						3	8	5

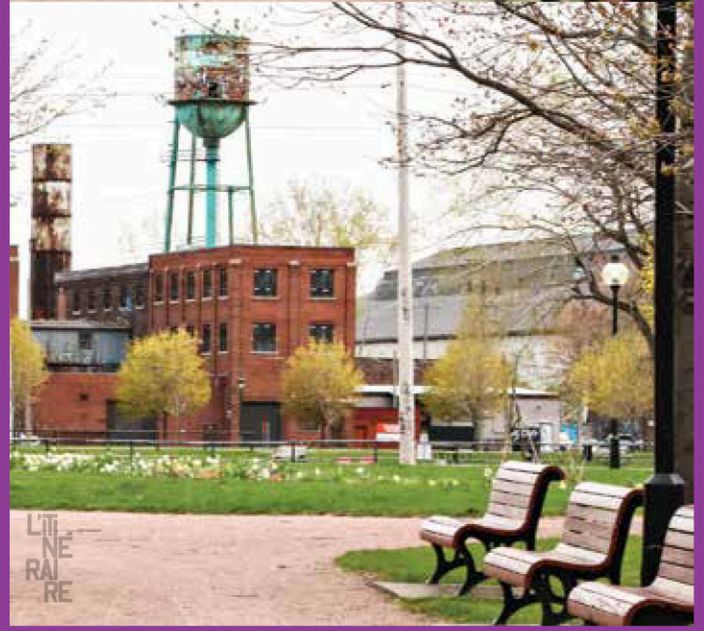
Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

# JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ

L'ITINÉRAIRE

10 000 façons de dire

J'aime

## SOLUTIONS DU 15 avril 2018

### JEU DE CHIFFRES

6	2	4	1	9	7	5	3	8
8	1	7	3	6	5	2	4	9
5	3	9	4	8	2	7	6	1
2	8	3	6	1	4	9	5	7
9	7	6	5	2	8	3	1	4
1	4	5	7	3	9	8	2	6
4	9	8	2	5	6	1	7	3
3	6	2	8	7	1	4	9	5
7	5	1	9	4	3	6	8	2

### JEU DES 7 DIFFÉRENCES





## À PROPOS DE...

PAR ISABELLE BEAUPRÉ  
CAMELOT CENTRE D'ACHAT DOMAINE  
SHERBROOKE ET LANGELIER

# l'école

Les élèves passent, les professeurs restent.

**Daniel Pennac**

L'éducation est plus qu'un métier, c'est une mission, qui consiste à aider chaque personne à reconnaître ce qu'elle a d'irremplaçable et d'unique, afin qu'elle grandisse et s'épanouisse.

**Jean Paul II**

Nous devons penser l'éducation comme un moyen de développer nos plus grandes capacités.

**John Fitzgerald Kennedy**

Tu me dis, j'oublie. Tu m'enseignes, je me souviens. Tu m'impliques, j'apprends.

**Benjamin Franklin**

L'éducation ne se borne pas à l'enfance et à l'adolescence. L'enseignement ne se limite pas à l'école. Toute la vie, notre milieu est notre éducation, et un éducateur à la fois sévère et dangereux.

**Paul Valéry**

Plus les hommes seront éclairés, plus ils seront libres.

**Voltaire**

L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde.

**Nelson Mandela**

L'éducation a des racines amères, mais ses fruits sont doux.

**Aristote**

La paresse est un fruit savoureux dont certains écoliers se gorgent avec trop de délices.

**Henri Rolland de Villarceaux**

Celui qui ouvre une porte d'école ferme une prison.

**Victor Hugo**



# Voyez votre bus en temps réel

Version bêta

OFFERT EN EXCLUSIVITÉ SUR



Web et mobile

[beta.stm.info](http://beta.stm.info)



Application

Transit



Chrono



Profitez de votre pause-café  
pour découvrir le tout nouveau

**CAFEBROSSARD.COM**

---



La promesse d'un café savoureux,  
torréfié de main de maître qu'on prend  
plaisir à déguster tous les jours.

**TORRÉFIÉ À MONTRÉAL**  
514 321-4121 • 1 800 361-4121